

C A H I E R
D

Romans québécois Page D 3

Essais Page D 4

Le feuilleton Page D 5

Spiritualité Page D 6

Disques Page D 8



L I V R E S

Terre promise
Serge OuaknineGilles
Marcotte

CARREFOURS

Du génie

Dans le beau film de Jacques Godbout sur Anne Hébert, que l'on pouvait voir à la télévision il y a quelques semaines, il y a des choses qui méritent d'être soulignées, d'échapper à la fascination que produit en nous, fatalement, une évocation cinématographique. Il s'agit d'observations, ou plus justement d'affirmations, sur l'auteur et sur l'œuvre, qui n'avaient jamais été faites auparavant, du moins avec cette force, cette clarté.

La plus frappante est de la romancière canadienne-anglaise Mavis Gallant, qui vit à Paris depuis de nombreuses années et qui eut une longue amitié avec Anne Hébert. Il faut peut-être dire, à l'intention de ceux qui ne la connaissent pas, qu'elle est un écrivain considérable, traduite en plusieurs langues, pourvue d'une forte audience internationale. Elle recevait il y a quelques années un doctorat honorifique à l'Université de Montréal, et je n'ai pas oublié le discours élégant, d'une aimable et profonde sagesse, qu'elle prononça à cette occasion. Elle aussi, comme Anne Hébert, avait quitté son pays natal pour aller, à l'étranger, se consacrer entièrement à l'écriture, ce qui lui avait valu plusieurs années de privations. Toutes deux savaient ce qu'est l'écriture, le don de soi, le travail acharné qu'elle exige.

Voici donc, dans le film, la chose un peu étonnante que Mavis Gallant dit de son amie Anne Hébert au cours d'une conversation avec Jacques Godbout dans un restaurant parisien. J'ai transcrit ces propos tant bien que mal, en essayant de maîtriser un lecteur de cassettes peu soucieux des subtilités littéraires.

«Ça paraît prétentieux de le dire, même d'une amie, mais j'avais très souvent, à travers les années, avec Anne Hébert, la sensation que j'étais près du génie, que ce qui était à côté de moi était ce qu'on appelle le génie, qui est au delà du talent et qui se pose là où il peut, on ne sait pas pourquoi... On ne sait pas pourquoi le talent se pose sur les épaules de quelqu'un, et le génie encore moins... Mais j'avais vraiment cette impression très forte, toujours. Je ne lui en ai jamais parlé parce que ça aurait été gênant pour tout le monde, et pour elle et pour moi...»

Cette déclaration n'a rien d'une amabilité, d'un hommage convenu appelé par la seule amitié — le ton, le visage de Mavis Gallant disent tout autre chose. C'est en connaissance de cause qu'elle emploie le mot «génie». Qu'est-ce que cela veut dire, le génie? C'est un mot qui gêne, qui intimide, comme le dit Mavis Gallant. On n'arrivera pas à en donner une définition parfaitement satisfaisante, qui rende compte du sens que donne au mot l'interlocutrice de Jacques Godbout, mais on peut tout de même explorer quelques pistes. Il faudra d'abord dépouiller le mot de son sens triomphant, miraculeux, et même oser dire qu'il n'est pas plus un ordre de grandeur qu'il n'est une catégorie. Il y a plusieurs sortes de génie, qu'on peut difficilement ramener à la même norme: Rimbaud n'est pas Montaigne, Claudel n'est pas Racine. Peut-être le génie signifie-t-il d'abord une certaine forme d'excès, et c'est en cela d'abord qu'il s'opposerait au talent, qui vise avant tout la maîtrise parfaite d'un territoire. Il est plus rapide aussi, plus pressé, aux deux sens du mot: celui d'une pression qui s'exerce

VOIR PAGE D 2: GÉNIE



À l'époque, fin des années 70, il était presque impossible de trouver un espresso ou un café au lait dans un grand bol à Montréal. Les connaisseurs se rencontraient alors au seul Café Prague, un bistrot situé dans un sous-sol du centre-ville. Serge Ouaknine était de cette faune qui s'y retrouvait alors pour se remémorer, avec d'autres immigrants, la vieille Europe et son histoire. Le Café Prague est aujourd'hui disparu. Il n'en reste que le nom, que Ouaknine a donné comme titre à un recueil de récits de voyage, publié aux éditions Humanitas.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

«Un refuge. Le Café Prague; avec son bon jazz et quelques groupes hétéroclites. L'un des rares cafés à l'européenne, à une époque où ne régnaient au Québec que des brasseries pour hommes seulement, et des drugstores, genre breakfast au café jaunâtre», disent les premières lignes de la première nouvelle du recueil.

Dans ce lieu étranger à son propre lieu, donc, deux hommes se rencontrent et, sans doute comme seuls deux immigrants peuvent le faire, refont de leurs mots une terre lointaine, la Bessarabie, région à l'identité imprécise ou multiple, «carrefour des mondes entre l'Orient et l'Occident», déchirée.

«La Bessarabie est une région-frontière, qui a toujours été entre la Roumanie et la Russie», explique Ouaknine, joint à Montpellier, où il séjourne en année sabbatique avant de revenir à Montréal, où il enseigne au département de théâtre de l'UQAM. Et c'est une région que ces deux pays se sont

disputée tous les cinq ans au cours des dernières décennies.

Cette Bessarabie, donc, est aussi une région où les femmes ont la peau très blanche. Elle est faite «du repos crispé des hommes et du deuil des femmes conquises», si on en croit le récit de l'inconnu que l'on croise dans *Café Prague et autres récits de voyage*. Dans cette contrée, l'homme qui se rend compte que sa jeune épouse n'est pas vierge «marque au fer le ventre de sa jeune épouse, et cette cicatrice ne s'effacera que lors des grossesses, quand les peaux se distendent et se gonflent».

Souffrance, espoir et cicatrice. C'est ce qui revient dans ces récits de voyage de Ouaknine, qui partent de Montréal pour visiter Auschwitz, Los Angeles, la vallée de la Mort de l'Ouest américain, la Pologne, Jérusalem, l'Argentine et le Maroc.

Pour l'écrivain, la terre promise est à la fois femme, pays et œuvre de création. Et la pratique de tout artiste est selon lui réparation.

«Je dis toujours à mes étudiants que l'art est une réparation pour soi, et même en soi», dit-il. L'art est une occasion de faire ses devoirs, de réparer la mémoire brisée. Aussi Ouaknine a-t-il commencé à écrire ces récits de voyage il y a quinze ans, parallèlement à son travail de théâtre. Certains récits et nouvelles ont déjà paru dans des revues et journaux, dont *Vice-Versa*, *La Tribune juive* ou *La Voix sépharade*. Ouaknine était intéressé à écrire une prose qui englobe à la fois les dimensions de Dieu et de l'histoire. Car, pour lui, l'art est aussi démarche spirituelle, et il peut entrer dans une salle de théâtre comme on entre dans une synagogue.

Café Prague et autres récits de voyage recèle d'ailleurs plusieurs allusions à la Bible, à l'Ancien et au Nouveau Testaments. On y retrouve l'histoire de la Géhenne, ce lieu infernal d'avant le judaïsme, aux abords de Jérusalem, où l'on sacrifiait des enfants pour honorer le

VOIR PAGE D 2: OUKNINE

C a h i e r s p é c i a l

LE DEVOIR
Rentrée littéraire

Publié le samedi 27 janvier 2001

Tombée publicitaire le 19 janvier 2001

LIVRES

OUAKNINE

Le thème de l'exil revient aussi constamment au fil des pages de Café Prague

SUITE DE LA PAGE D 1

dieu Moloch. Au cours d'un voyage en avion au-dessus de la vallée de la Mort, c'est encore Jérusalem que l'auteur évoque en contemplant les sillons dans le sable, le paysage qui ressemble au désert d'Israël, où l'on retrouve les mêmes plantes.

«En bas, tout n'est que relief, écrit-il. Fred change de régime, remet les gaz. Je vois la Géhenne à Jérusalem, porte des meurtriers et des sanglots des sacrifices d'enfants dans le ventre en feu du dieu, Moloch.»

Pour Ouaknine, la Bible est un livre d'une richesse exemplaire.

On y trouve notamment de l'érotisme, dans le *Cantique des cantiques*, des textes sur l'exode et la quête de liberté, sur la relation de l'homme à la transcendance. On y trouve aussi des règles de voyage et de conduite ainsi qu'une réflexion sur l'histoire.

Le thème de l'exil

S'il y est question de voyages et que l'auteur tente de capter l'essence profonde des lieux qu'il visite, le thème de l'exil revient aussi constamment au fil des pages de *Café Prague*. L'exil qui oblige l'artiste à se redéfinir constamment.

Né à Rabat, au Maroc, Serge Ouaknine a ensuite vécu en France et en Pologne avant de choisir le Québec en 1977. L'écrivain dit qu'il est parti au Québec «à la recherche de sa langue», de la langue individuelle que l'artiste doit trouver en lui pour s'ex-

primer. Le Canada et le Québec ont aussi été pour lui une sorte de terre promise, où «beaucoup de gens sont venus pour respirer un grand coup». Mais avec l'exil vient toujours la peine de comprendre ce que l'on a perdu, là où commence la nostalgie. Aujourd'hui, la seule nostalgie réelle que Ouaknine reconnaît est celle de la terre promise, réelle ou figurée. Au sujet d'Israël, il affirme être «déchiré par ce qui s'y passe en ce moment» et n'entretenir aucune animosité envers la Palestine. Il a d'ailleurs déjà travaillé, en tant que metteur en scène, à des projets impliquant les deux nations

en guerre. Dans *Café Prague et autres récits de voyage*, il pose aussi sur le Maroc un regard recueilli, méditatif. En entrevue, il souligne le contraste entre les rues bruyantes, odorantes et achalandées des villes marocaines et le silence respectueux qui entoure les maisons.

«Au Maroc comme dans tout l'Orient, les portes sont associées aux sanctuaires de la prière et à l'érotisme de la maison», écrit-il.

Un autre texte relate une rencontre avec la communauté juive décimée de la Pologne. En entrevue, il rappelle que deux millions de juifs ont été détruits dans ce pays par Hitler et que les quelque 5000 qui y restaient ont été chassés du pays quelques semaines après la guerre de Six Jours. Dans le récit intitulé *Kippour en Pologne*, l'homme de théâtre assiste à une cérémonie

religieuse de quelques dizaines de juifs qui vivent toujours en Pologne au moment de la célébration de la fête de Kippour.

«Le théâtre est ma prière, écrit-il alors. Je vais vers les juifs parce qu'ils sont mon destin.»

Les réflexions de Ouaknine sont toutes baignées de poésie. Elles se déploient comme une dentelle fragile sur le grand canevas du monde. Le lecteur referme le livre avec une impression de grande culture. Un peu de l'essence de chaque pays visité.

CAFÉ PRAGUE ET AUTRES RÉCITS DE VOYAGE

Serge Ouaknine
Humanitas
Montréal, 2000, 134 pages

Serge Ouaknine

Café Prague

et autres récits de voyage



HUMANITAS

GÉNIE

Le génie n'est pas raisonnable

SUITE DE LA PAGE D 1

sur l'écrivain, l'artiste, et celui d'une hâte, d'une impatience, d'une course à l'extrême de ses possibilités, voire au delà. Le génie n'est pas raisonnable. Je me ferai peut-être mieux comprendre en allant du côté de la musique. J'écoutais ce matin, par hasard, le jeune Glenn Gould jouer le *Premier Concerto* de Beethoven. Ce n'est pas le Gould le plus grand qu'on entend là, celui des *Variations Goldberg* ou des *Partitas* de Bach, mais on est aussitôt saisi par l'impression d'une différence irréductible, celle que lui a reconvenue le romancier autrichien Thomas Bernhard en le plaçant au centre d'un de ses romans, *Le Naufrage*. Je n'entends pas une telle différence, une telle originalité excessive lorsque j'écoute l'un des pianistes du XX^e siècle que j'admire et qui me nourrit le plus, le profond Claudio Arrau. Est-ce dire que je l'estime inférieur? La grandeur, malgré l'«au delà» qu'emploie Mavis Gallant, n'appartient pas qu'au génie.

Le mot m'aide à comprendre ce qui se passe dans l'œuvre d'Anne Hébert, tout particulièrement dans cette dizaine de romans courts qu'elle a publiés durant la dernière décennie de son existence et qui m'ont parfois, je l'avoue, un peu déconcerté. Il me semble que là, plus encore que dans ses grandes œuvres antérieures, sauf ces *Enfants du sabbat* qui sentent décidément le soufre, elle a opéré des plongées fulgurantes dans les domaines les plus dangereux de l'existence, au mépris souvent des convenances habituelles du récit romanesque. Je rouverte l'avant-dernier roman d'Anne Hébert, *Est-ce que je te dérange?*, et dès la première page je lis des phrases qui disent avec une clarté parfaite ce que je tente d'exprimer depuis le début de cette chronique. Il s'agit de Delphine, la jeune Québécoise qui traîne à Paris un désarroi sans fond. Elle vient de mourir, et le narrateur la regarde, fasciné par une exigence, en elle, qui ne souffre aucune limite.

«Et maintenant elle fait la morte consciencieusement, sans pudeur, comme si elle était chez elle, seule au monde, avec une sorte d'entêtement souverain qui l'absorbe tout entière. Je la regarde comme je ne l'ai jamais regardée. Je m'épuise à la regarder. On pourrait croire que j'attends de Delphine un signe, une explication, l'aveu d'un secret, alors que je sais très bien qu'elle a entrepris là, sous mes yeux, une tâche interminable, féroce et sacrée, et que personne ne pourra l'en distraire...»



Anne Hébert

GILBERT DUCLOS

Faut-il préciser que Delphine n'est pas Anne Hébert mais une des figures privilégiées de ce qu'elle attendait de l'écriture?

Il y a aussi, hélas, un mauvais génie de la télévision. Il s'est manifesté avec un impudeur remarquable, le 15 décembre dernier, lorsque le film de Jacques Godbout a été présenté à l'émission *Zone libre* de Radio-Canada. Le film a été interrompu à quelques reprises par des séquences publicitaires, et de façon si maladroite que parfois il arrivait au spectateur de ne plus savoir, pendant une ou deux secondes, s'il se trouvait dans l'un ou dans les autres. On ne me fera pas croire qu'il aurait été impossible de ménager, dans les horaires de Radio-Canada, une plage de 40 minutes sans interruption publicitaire. Cela se fait à Télé-Québec.

BANDES DESSINÉES

L'horreur au creux des étoiles
Du Rwanda aux nébuleuses, un sillon sanglant

DÉOGRATIAS

Stassen
Dupuis, collection «Aire libre»
Bruxelles, 2000, 80 pages

CHAOS

Druillet
Albin Michel
Paris, 2000, 61 pages

DENIS LORD

Le récit est habilement mené; plutôt réaliste, le dessin prend parfois des accents caricaturaux, mais c'est toujours du grand art; l'harmonie des couleurs enchante. On a droit au ciel, aux étoiles et aux arbres, à de jolies femmes. Tant de beauté... Et pourtant, c'est bien de guerre qu'il s'agit, de celles qu'on dit civiles, encore qu'elles n'aient rien d'aimable, de courtois, d'honnête ou de poli.

La collection «Aire libre» de Dupuis présente quelques excellents titres sur des dessous (pas propres) des arts martiaux du siècle dernier. Le *Sarajevo Tango* de Hermann en témoigne, tout comme *Les Oubliés d'Annan*, de Lax et Giroud, qui révèle le sort des Français ralliant la cause du Vietnam communiste après l'Occupation.

Et voici, sur le génocide du Rwanda, le *Déogratias* de Stassen (*Thérèse, Louis le Portugais*), en nomination pour l'Alph-art du meilleur album et du Prix de la critique au prestigieux festival d'Angoulême 2001. Bien que l'auteur ait passé plusieurs mois au Rwanda en 1997 et 1999, son album esquisse l'analyse exhaustive des causes et des séquelles de la tragédie. Le rôle des Occidentaux y est souligné («Hutu, Tutsi, ce sont les Blancs qui ont inventé ses différences entre nous»), tout comme celui de l'Église («l'examen de conscience idéologique reste à faire»), le contexte historique est esquissé, mais Stassen se concentre essentiellement à peindre le drame de l'intérieur, l'avant, le pendant et l'après, lui donnant une portée universelle.

Déogratias est un jeune Hutu amoureux de Bénigne, une Tutsie, et qui travaille pour le diocèse dirigé par le père Stanislas, un prêtre blanc. Le déclenchement des hostilités va l'obliger à entrer dans le camps des dominants et à commettre des actes qui le mèneront à la folie. Autour de ce personnage, Stassen met en scène un microcosme hétérogène où, selon le rôle joué, l'impact du conflit prend différentes tournures. Mais le sang ne coule jamais très loin.



Amour, la lâcheté, la culpabilité, l'indifférence et l'horreur se mélangent dangereusement et se font pour ainsi dire consanguins dans ce récit tout à la fois poétique et explicite où alternent habilement deux époques. Stassen y fait montre d'un registre graphique étendu, modifiant son trait et ses mariages de couleurs en fonction de l'histoire. Seul reproche: un manque récurrent de contrastes, peut-être dû à l'impression, alors que bon nombre de vignettes manquent de lisibilité.

Le retour

Avec Moebius et Bilal, Philippe Druillet constitue en quelque sorte une trinité fondatrice de la bande dessinée de science-fiction européenne. Bien sûr, il y eut des prédécesseurs (Forest, Gillon...), mais en raison de leur talent, de leur ère d'écluse (fin des années 60, début 70), le trio demeure encore aujourd'hui prédominant dans le genre.

Des trois le moins classique, Druillet est aussi celui qui a fait le moins d'émules. Pas que son style soit imitable, aucun ne l'est; mais s'inspirer de ses fresques tourmentées à la palette violente, de son *heroic fantasy* morbide, c'est jouer une partie piégée.

Avec *Chaos*, Druillet revient à la bande dessinée après plus de dix ans d'absence où il a multiplié les pratiques artistiques: décors de plateaux, sculpture, design, réalisation de clips et de films d'animation. *Chaos* s'inspire d'ailleurs de deux films dont l'un, *Kazhann*, est coscénarisé par Benjamin Legrand.

Sur le chemin de la poésie

Retour de Druillet, retour aussi de son personnage fétiche, Lone Sloane, mercenaire cosmique aux yeux rouges dont les dernières péripéties dataient de *Salammbo*, libre adaptation du roman de Flaubert. Pulvérisé dans l'épisode précédent, le corps reconstitué de Sloane est transporté sur la planète Kazhann où son ennemi mortel, l'Imperator Shaan, lui offre le dernier voyage à bord d'un train funéraire, «traduction phonique et physique du Requiem de Mozart». De son sarcophage d'or, par le biais d'une sexy démiurge qui n'est pas sans rappeler Salammbo, Sloane va revenir à la vie et affronter, avec l'aide des Barons Bleus, son ultime ennemi, double négatif. Les derniers mots inscrits, «Vers la lumière», laissent présager une suite au cheminement initiatique de Sloane.

Malgré les années passées, *Chaos* ne présente, ni dans le style ni dans le ton, aucune réelle coupure avec les œuvres précédentes de Druillet. Un peu plus aéré peut-être, par moments. Sinon, ce sont toujours ces cases au format parfois fantaisiste, ces doubles pages baroques, psychédéliques et hyperdétaillées où s'expriment le sexe, la mort et l'angoisse des galaxies. La science-fiction de Druillet fait une large place à un paganisme lovecraftien et à la métaphysique. Ses personnages imprécis, nébuleux, s'affrontent dans un cadre s'apparentant davantage à la poésie qu'au récit de bédé traditionnelle. Malgré un style télégraphique, le narrateur fait volontiers dans le lyrisme, un lyrisme que ses détracteurs taxeront de grandiloquent. A tort? Faut voir, ça dépend de l'heure et du vent. Reste que Druillet est un auteur historique.

lordd@caramail.com

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Une société qui ne cesse de naître

NAÏM KATTAN

En dépit du titre, ce roman n'a rien de biblique. Philippe Delaroche décrit une société qui ne cesse de naître sous nos yeux, à partir de la nouvelle technologie et des rapports sociaux qu'elle suscite.

Le narrateur, Charles Blizan, conseiller en technologie, fait face à l'absence de règles sociales et ne parvient pas à se comporter avec cohérence. Sans emploi régulier, il prête ses services au plus offrant, de sorte qu'il se trouve devant le dilemme de devoir organiser deux conventions d'entre-

prises le même jour pour deux opérateurs télécoms concurrents. Les deux clients réclament le même groupe de musique techno pour animer la journée. Grâce à une supercherie et en faisant appel à des surnuméraires, le groupe se divise en deux. De toute façon, les congressistes n'entendraient que du bruit et ne feraient pas la différence.

Blizan ne cesse de parcourir Paris en scooter, sans jamais arriver à échapper à la réalité qui le rattrape. Il est couvert de dettes et les huissiers saisissent ses meubles, une ancienne maîtresse le pourchasse. De plus, il est difficile-

ment dans l'univers abstrait de l'ordinateur et d'Internet. Divorcé, il ne parvient plus à voir sa fille. Il finit par avoir recours au passé et, en racontant la vie et la mort de son père, tente d'assumer son histoire familiale.

On perçoit mal dans ce roman cette nouvelle société qui accable Blizan sans qu'il puisse en saisir les lignes de force. Dans l'évocation de cette humanité perdue et qui se cherche, Philippe Delaroche a recours au langage des hommes et des femmes qui se déplacent comme des automates au cœur d'un dédale dont ils perçoivent à peine les pièges. Leur argot

parisien est parsemé de mots anglais qu'ils affichent par snobisme sans en comprendre toujours les sens. Ils s'abandonnent aux abstractions dont ils sont prisonniers, qui n'ouvrent la voie qu'à d'autres abstractions. La dérision est la seule arme dont dispose l'auteur pour ne pas succomber aux malheurs qui frappent ses personnages et il en use abondamment.

CAÏN ET ABEL
AVANT UN FRÈRE
Philippe Delaroche
Éditions de l'Olivier
Paris, 2000, 414 pages

GROUPE Renaud-Bray

Librairie Champigny - Garneau -
PALMARÈS HEBDOMADAIRE
selon les ventes de nos 24 succursales
27 décembre au 2 janvier 2001

1 ROMAN Q.	Gabrielle ♥	5 Marie Laberge	Boréal
2 HUMOUR	Journal d'un Ti-Mé	8 Claude Meunier	Leméac
3 HUMOUR	Les chrétienneries	13 Pascal Beausoleil	Intouchables
4 CUISINE	Encore des pinardises ♥	12 Daniel Pinard	Boréal
5 JEUNESSE	Harry Potter et la coupe de feu ♥	6 J.-K. Rowling	Éd. Gallimard
6 CUISINE	Le guide du vin 2001	9 Michel Phaneuf	L'Homme
7 ESSAI Q.	L'année Chapleau 2000	7 Serge Chapleau	Boréal
8 ROMAN Q.	Un parfum de cèdre ♥ - Éd. compacte -	13 A.-M. MacDonald	Flammarion Qc.
9 HUMOUR	Choses à ne pas faire	11 Bruno Blanchet	Intouchables
10 SPORT	Une enfance bleu-blanc-rouge ♥	7 Collectif	Les 400 coups
11 ROMAN Q.	Un dimanche à la piscine à Kigali ♥	10 G. Courtémanche	Boréal
12 ESSAI Q.	Lettre ouverte aux Français qui se croient le nombril du monde	5 D. Bombardier	Albin Michel
13 PRATIQUE	Le guide de l'auto 2001	13 Duval & Duquet	L'Homme
14 POLAR	Trois jours avant Noël	5 M. Higgins Clark	Albin Michel
15 CUISINE	Les pinardises : recettes & propos culinaires ♥	320 Daniel Pinard	Boréal
16 JEUNESSE	Chansons drôles, chansons folles (Livre & CD) ♥	16 Henriette Major	Fides
17 SEXUALITÉ	Le pénis illustré ♥	39 Joseph Cohen	Könemann
18 CUISINE	Sushis faciles ♥	31 Collectif	Marabout
19 HUMOUR	Penser, c'est mourir un peu	16 G. Taschereau	Intouchables
20 CUISINE	Un homme au fourneau	10 Guy Fournier	L'Homme
21 HISTOIRE	100 ans d'actualité : 1900 - 2000	7 Collectif	La Presse
22 ROMAN	Dans ces bras-là ♥ - Prix Femina -	13 Camille Laurens	P.O.L.
23 ROMAN	Et si c'était vrai...	50 Marc Lévy	R. Laffont
24 BIOGRAPH.	Ma vie, mon rêve	10 Céline Dion	R. Laffont
25 ROMAN	Métaphysique des tubes	17 Amélie Nothomb	Albin Michel
26 ROMAN	Stupeur et tremblements ♥	69 Amélie Nothomb	Albin Michel
27 ÉROTISME	Horoscope 2001 : Chalifoux	20 Anne-M. Chalifoux	7 jours
28 B.D.	Largo Winch n° 11 - Golden Gate	5 Francq/Van Hamme	Dupuis
29 ROMAN	Douce amère	11 Danielle Steel	Pr. de la Cité
30 ROMAN	99 francs	15 F. Beigbeder	Grasset
31 ROMAN	Fille du destin ♥	31 Isabel Allende	Grasset
32 CUISINE	Chic! Des recettes pop! Renaud-Bray remettra au Chic Resto Pop 1\$ par exemplaire vendu!	8 Collectif	Boréal
33 PHOTO	La terre vue du ciel ♥	61 Y. Arthur-Bertrand	de la Martinière
34 CUISINE	Le livre international des cocktails ♥	167 Paul Rioux	Héritage
35 POLAR	Soins intensifs ♥	29 Chrystine Brouillet	la courte échelle
36 PSYCHO.	Je t'aime, la vie ♥	11 C. Bensaïd	R. Laffont
37 CUISINE	Les sélections du sommelier 2001	15 François Chartier	Stanké
38 SC. FICTION	L'encyclopédie du savoir relatif et absolu	4 Bernard Werber	Albin Michel
39 PSYCHO.	Les manipulateurs sont parmi nous ♥	166 I. Nazare-Aga	L'Homme
40 ESSAI	l'état du monde 2001	10 Collectif	Boréal

Livres -format poche

1 JEUNESSE	Harry Potter : volumes 1, 2 et 3 ♥	55 J.-K. Rowling	Folio Junior
2 SPIRITU.	L'art du bonheur ♥	7 Dalai-Lama	J'ai lu
3 ROMAN	Geisha ♥	34 Arthur Golden	Livre de poche
4 SEXUALITÉ	177 façons d'emmener une femme au Septième ciel	337 Margot Saint-Loup	Marabout
5 ROMAN	La montagne de l'âme ♥ - Prix Nobel de littérature -	45 Gao Xingjian	Éd. de l'Aube

♥ : Coup de coeur RB ■ : 1^{er} semaine sur notre liste

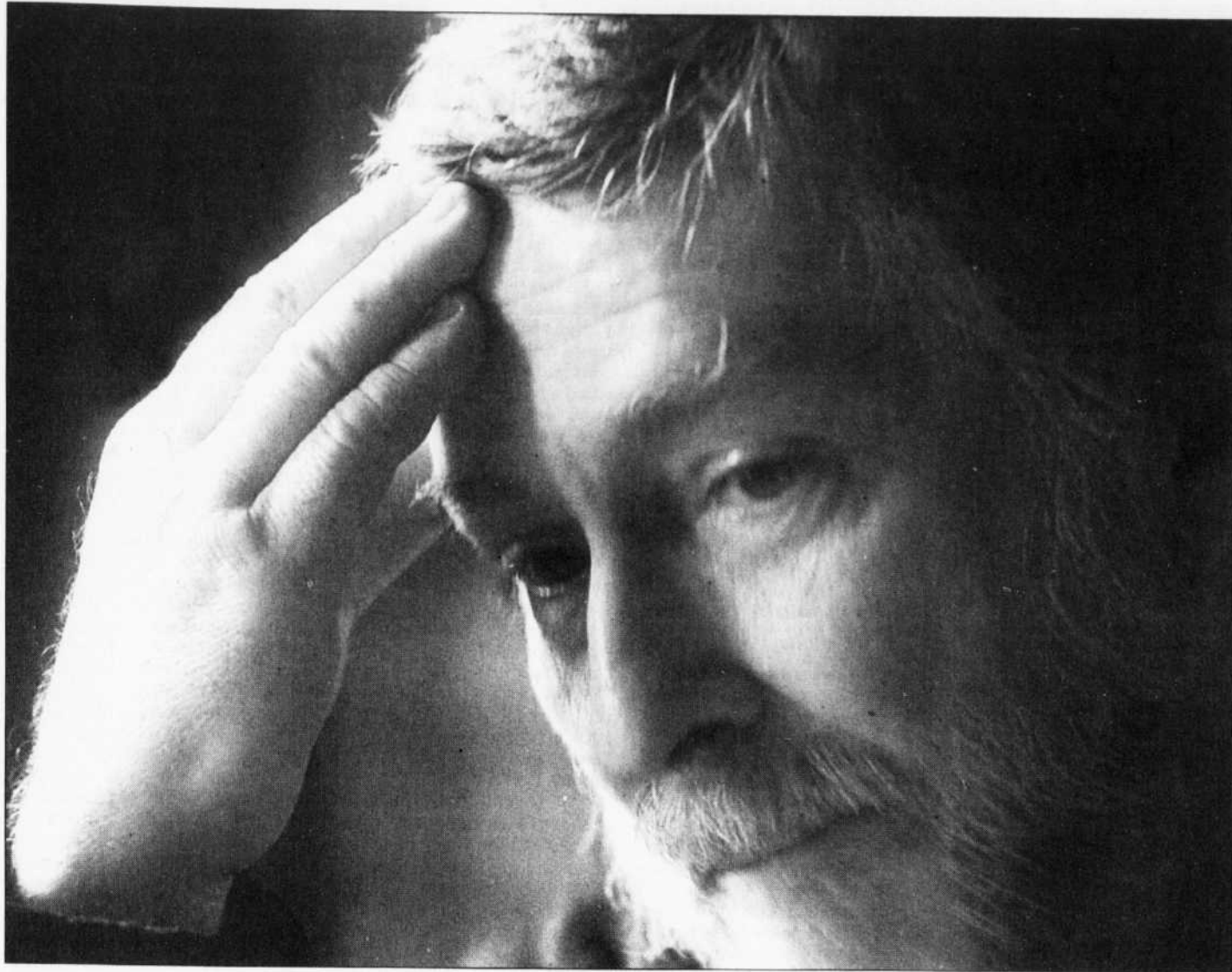
N.B. : Les dictionnaires et les titres à l'étude sont exclus

NOMBRE DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION

Pour commander à distance : ☎ (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

LIVRES

ROMANS QUÉBÉCOIS



François Barcelo

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Pauvre Carmen

CHIENS SALES

François Barcelo
Gallimard, «Série noire»
Paris, 2000, 274 pages

En 1998, *Cadavres de Barcelo* a été le premier roman d'un Québécois publié dans la célèbre Série noire, chez Gallimard, suivi de *Moi, les parapluies* l'année d'après. Mais les choses auraient dû se passer autrement: en fait, le deuxième roman, écrit bien avant le premier, avait d'abord paru chez l'éditeur québécois Libre Expression où on ne l'avait pas identifié comme un polar. Comment s'est-il retrouvé chez l'éditeur français? Pour connaître le fin mot de cette petite histoire, on pourra consulter sur Internet le site de l'auteur (www.aei.ca/~barcelof/), remarquablement bien fait, et qui y présente également l'ensemble de son œuvre.

Chiens sales, lui, est bel et bien le troisième Barcelo à paraître dans la Noire. Roman tout court, noir par endroits, où les pires vilains sont des policiers: ce sont eux que le titre désigne. Barcelo l'affirme sans détours dans un bref avant-propos: il leur voue une rancune vieille de vingt ans, alors qu'il avait eu maille à partir avec eux. Il prie donc les lecteurs de

noter que le portrait qu'il en fait ici «relève plus de la vengeance que du documentaire».

C'aurait cependant été leur faire trop d'honneur que de les mettre en vedette. Ils sont donc là, antipathiques à souhait, mais parmi bien d'autres. Quant au personnage principal du roman, c'est une jeune femme un peu folote à qui il ne serait rien arrivé de ce qu'elle raconte si le mauvais sort n'avait décidé de s'acharner sur elle. Carmen Paradis, après avoir tout perdu: emploi, amant, maison, vit en ermite depuis quelques mois dans une bicoque de l'Îlot Fou, près de Sorel, que lui a léguée un oncle. Elle n'aspire qu'à un peu de paix. Peut-être



Robert Chartrand

écrit-elle des chansons. Elle essaie de jouer correctement quelques accords sur sa guitare lorsque survient un lointain voisin prénommé Roméo. Il lui quémande une bière, puis semble vouloir s'incruster chez elle.

Et s'il n'y avait que lui! Mais voici que s'amènent, retour de la chasse, deux autres enquiquineurs de ses amis, Armand et Ti-Mené. Adieu paix et tranquillité: la pauvre Carmen est presque assiégée par ces trois Survenants hirsutes (on apprendra que les frères sont des Salvail et que Roméo est un Guévremont), mal dégrossis, des mâles dans toute leur splen-

de épaisseur. Et les Salvail apportent trois cadavres: ceux de deux canards et celui d'un homme, tous criblés de chevrotine.

L'homme, ce n'était pas voulu. Quoi faire? Faire cuire les oiseaux, d'abord. Et puis, enterrer discrètement l'homme. Ce n'est pas qu'ils se sentent coupables, mais ils sont tous deux en probation. Roméo les comprend: il l'est également...

Et on n'en est encore qu'au premier chapitre de *Chiens sales*! C'est dire que les ennuis de Carmen Paradis ne font que commencer. La voici mêlée à une histoire à laquelle elle ne comprend d'abord rien, qui ne la concerne pas; et elle nous entraîne avec elle puisqu'il lui arrive, assez curieusement, de nous prendre à témoin. Après avoir été assiégée sur son île et jusque dans sa maison, Carmen et ses comparses vont se lancer dans une folle cavale comme Barcelo sait si bien en inventer, ponctuée de moult péripéties. Le fait divers du début se gonfle au point de devenir un drame national, l'accident de chasse se transforme en affaire politique.

Carmen Paradis, crânement, essaie de se tirer de tous les dangers. Et quel talent elle a pour raconter tout cela, pour nous tenir en haleine tout au long et nous faire sourire souvent. Car si le hasard est plein de facettes, elle-même ne manque pas d'esprit. De mésaventure en mésaventure, elle trouve le moyen de lancer des

piques aux politiciens, aux autochtones, aux syndiqués de la fonction publique, aux marxistes-léninistes de naguère recyclés en grand nombre, semble-t-il, dans le journalisme et l'édition. Et comme de bien entendu, elle réserve les plus acérées aux policiers.

François Barcelo a réussi ici, comme pour bien d'autres de ses romans, un petit exploit d'écrivain. L'histoire que raconte Carmen Paradis est à la fois débridée et tout à fait cohérente. Les épisodes les plus improbables trouvent miraculeusement leur place dans l'ensemble. Tout cela est fou, mais se tient parfaitement. Et Carmen est un personnage de femme très attachant. Elles sont nombreuses dans l'œuvre de Barcelo, et certaines sont franchement remarquables: je pense notamment à la superbe héroïne de *Vie de Rosa* (Libre Expression, 1996). Carmen, elle aussi, est une femme de presque rien. Elle a tout perdu: le seul bien qui lui reste, c'est cette histoire qu'elle nous raconte, qui ne devait pas être la sienne et qu'elle s'approprie. Et on voit qu'elle a un cœur d'artichaut...

Barcelo s'est un peu vengé, dans *Chiens sales*, de certains policiers. Mais il s'est surtout attaché à écrire un roman agréable. Noir, léger parfois, mais jamais superficiel. Il y a mis, à chaque page, du plaisir intelligent.

robert.chartrand5
@sympatico.ca

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Jérémiades

ÉRIC SABOURIN

Aux toutes premières pages, ce récit à la première personne semblait annoncer une histoire touchante. Un soir de juin, une jolie fille de dix-sept ans voit son avenir compromis lors d'un accident de moto alors qu'elle est passagère, derrière son copain Yann. Durant son hospitalisation, elle a le choix de permettre une lente, voire pénible reconstruction de son pied et de sa jambe, sans oublier d'envisager la longue réadaptation. Sinon, elle peut opter pour l'autre issue qui commande une amputation pure et simple. Elle choisira cette dernière solution. Son copain Yann, qui s'en tire sans séquelles, sera pratiquement amputé et évincé de l'histoire, car il ne réapparaît qu'aux toutes dernières pages alors qu'il figurait dès l'entrée en matière. Dans l'esprit du lecteur, ce choix de l'auteur mine ce qui reste de l'histoire puisque l'interaction n'a plus lieu qu'avec des personnages éloignés de l'événement pathétique et fort secondaires, en tout cas du point de vue du genre romanesque.

Broyer du noir

Durant l'intervalle où Yann brille par son absence, on n'a droit qu'aux plaintes incessantes de la jeune fille qu'on excuse au début, mais qu'on endure péniblement à partir de la treizième page. A

toutes fins utiles, on aurait pu, de là, sauter aux dix-neuf dernières pages et on n'aurait pas manqué grand-chose. La protagoniste n'a fait que pester contre tout le monde: celles qui, parmi ses amies, lui rendent visite éclopent de sa tiédeur; partout, des jugements à l'emporte-pièce sur sa parenté, les hommes en général (et en absolu!), le corps médical, la société, toute la vie, etc. Enfin, on a droit à de longues jérémiades sur tout ce qui désole une âme de quarante balais ou plus, mais rarement à ce point le cœur d'une enfant de dix-sept ans. Cet éprouvant journal de lamentations d'une jeune fille dérangée dans sa santé physique première déconcerte: près d'un an après l'accident, on se demande comment elle peut constamment s'éparpiller dans autant de réflexions misérabilistes, de maximes générales, de sentences à valeur philosophique qui ne conviennent pas au peu d'expérience d'une jeune adolescente.

Dispersion et incohérences

Tous ces errements fort éloignés du genre romanesque sont entrecoupés d'anecdotes sibyllines, des sortes d'analyses malvenues interrompant ce journal des misères d'une pauvre fille qui se croit martyre à l'hôpital, s'apitoyant sans mesure sur son sort et le sort de tout humain en société.



Claire Pontbriand

Comme il n'y a pas de suspense, même entre les mailles d'un filet d'insignifiances, on compte les chapitres comme de longues heures inutiles et la somme des phrases comme un exceptionnel ouvrage de misanthropie. Au fait, les condamnés à mort ou ceux qui sont condamnés à une vie diminuée déploient souvent, quand ils constituent des personnages vraiment exceptionnels à valeur exemplaire, un optimisme et un amour de chaque instant de cette vie qui leur reste. À preuve, ces

gens que leurs proches ont aimés jusqu'aux derniers instants et qui, atteints du cancer ou du sida, témoignent jusqu'à la dernière minute d'un invincible amour de la vie: ils continuent, même rivos à leur lit d'hôpital, de s'émerveiller de la beauté de la nature et des gestes humains, aussi imparfaits et maladroits qu'ils puissent être parfois. Ayant sombré dans le misérabilisme dès le milieu du second chapitre pour n'en plus ressortir qu'aux derniers paragraphes, on ne croit pas à l'optimisme émergeant subitement à la fin comme un miracle. L'adolescente pisse-vinaigre ne pourra jamais faire croire qu'une joie débordante régnera désormais dans son cœur: au terme de son témoignage, elle n'a fait que chasser le naturel le temps de s'échapper de l'hôpital, et le lecteur, de l'épilogue. Une vingtaine de lignes optimistes au chapitre douze n'avaient que bien convaincu que la tonalité mineure ne tarderait pas à revenir l'assaillir, en moult variations, et que l'humour qu'on lui supposait parfois n'était qu'un maquillage qui craquait de partout.

UN SOIR DE JUIN

Claire Pontbriand
Éditions de la Pleine Lune
Montréal, 2000, 125 pages

LES BEAUX LIVRES

LANCTÔT
ÉDITEUR
LA PETITE MAISON
DE LA GRANDE LITTÉRATURE



Gilles Vigneault et Jacques Lacoursière
LA CHANSON COMME MIROIR DE POCHE



Dany Laferrière
J'ÉCRIS COMME JE VIS



Claude Jasmin
ENFANT DE VILLERAY



Raymond Cloutier
LE MAÎTRE D'HÔTEL



Audrey Benoît
NOUS ÉTIIONS SEPT



Thierry Séchan
TEXTES BLEUS ET TEXTES D'HIVER



Louise Blanchard et André Dalcourt
SABBATIQUE ASIATIQUE II



Michel Lessard
LES TROIS MOUSQUETAIRES



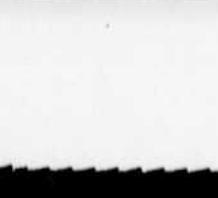
Raymond Lévesque
LE PETIT LALONDE



Sylvain Rivière
GASPÉSIE REBELLE ET INSOLITE



Alain Gagnon
LE RUBAN DE LA LOUVE



Pascal Blanchet
LA FONTE DES NEIGES



Luc Asselin
RÉVOLUTIONS

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

L'utopie de Laurent Laplante

L'UTOPIE DES DROITS UNIVERSELS

L'ONU À LA LUMIÈRE DE SEATTLE

Laurent Laplante
Ed. Ecosociété
Montréal, 2000, 208 pages

Laurent Laplante vieillit bien. Chez lui, la sagesse ne se confond jamais avec le détachement indifférent parce qu'il a su faire de son statut de semi-retraité un espace de liberté qu'il consacre généreusement à cultiver une pensée indépendante et engagée. Convaincu que nul ne peut prendre «congé de conscience», il s'attaque cette fois-ci à un gros morceau: «Je pars d'un constat qui me scandalise, celui qui oppose l'utopie démocratique à la vie quotidienne de milliards d'humains; j'espère dire pourquoi ce contraste fait la honte de l'humanité, pourquoi il la conduit, à terme, à l'autodestruction, pourquoi il urge de le surmonter ou de le résorber.»

Invention du XX^e siècle, l'utopie démocratique mondiale vient au monde en 1945 avec la création de l'Organisation des Nations unies et elle prend forme précisément en 1948, dans la Déclaration universelle des droits de l'homme. Dès sa naissance, toutefois, l'utopie onusienne est entravée par des blocages structurels: le veto octroyé aux cinq membres permanents du Conseil de sécurité

fausse l'idéal égalitaire et la cristallisation de la guerre froide transforme les forums internationaux en lieux d'affrontements et de luttes de pouvoir. Quant au système économique qui se met en place à ce moment, sa responsabilité «dans l'appauvrissement des peuples et des individus» est patente. Aujourd'hui, les promesses qui accompagnaient la fin de la guerre froide tardent encore à se matérialiser.

Où donc avons-nous manqué? Les relais échafaudés jusqu'à maintenant, c'est-à-dire «ce que doit inventer l'humanité pour que les droits définis au sommet de la pyramide humaine descendent intégralement, sans entropie, jusqu'au plus humble petit d'homme» ont failli à la tâche. Agrippés au sacro-saint principe de l'inviolabilité des souverainetés nationales, les États délinquants furent légion depuis 1945 et les répliques de l'ONU à ces écarts de conduite ont embrouillé les choses: «même quand deux États se conduisent aussi mal l'un que l'autre, ils n'encourent pas la même réprobation de l'ONU.» Les États, relais de l'utopie? Le bilan n'est pas reluisant.

Du côté des forces du marché, c'est encore pire. Prédateurs plus que relais des droits fondamentaux, les groupes financiers et industriels auront surtout contribué

à transformer le citoyen en consommateur, à imposer une conception utilitariste de l'éducation et à édentier le syndicalisme impuissant à lutter contre la mobilité des capitaux.

Porteurs d'un idéal démocratique mobilisateur, les mouvements coopératifs ont-ils su relever le défi? L'exemple du Mouvement Desjardins, selon Laplante, nous oblige à déchanter: «Au rôle de relais idéal des droits, la coopération québécoise a préféré le statut de banque.» Le syndicalisme? Il a souvent trahi sa mission de base pour s'enliser dans le corporatisme. Les médias? «En un sens, oui, car l'information est libératrice. En un autre sens non, si les médias accommodent l'information au goût des agences de publicité et se complaisent béatement dans leur propre inculture.» L'Église? Severe, Laplante l'accuse de professer un œcuménisme de façade et de prôner un moralisme souvent déblatant. La science? Pourrie par l'argent, elle a abdiqué son éthique.

Ainsi, au *Merci, mon siècle* (Le livre de poche, 2000) rose bonbon récemment lancé par la journaliste Christiane Collange, Laplante rétorque par un «qu'as-tu fait mon demi-siècle?» plutôt sombre. Généreuse, l'utopie démocratique serait restée lettre morte pour des milliards d'humains. Faut-il ren-



Laurent Laplante

ARCHIVES LE DEVOIR

cer, alors, comme nous invitent à le faire les plus cyniques d'entre les réalistes? «Renoncer à l'utopie, car même irréalisable, l'utopie donne un sens à la vie. Elle modèle le tangible.»

Programme de relance

Laplante propose donc un programme de relance. Au sommet de la pyramide, dans l'enceinte même de l'ONU, le renouveau exige de liquider le veto accordé en permanence à cinq pays pour repenser son attribution sur un mode plus démocratique. Le virage de la cohérence s'impose aussi: les pays délinquants méritent tous des réprimandes, qu'ils s'appellent Cuba,

Irak ou Israël, mais aussi États-Unis, Chine ou Russie. Audacieux, Laplante va même jusqu'à suggérer que l'ONU pourrait «pondérer les votes selon la population des pays».

Au bas de l'échelle, l'essayiste place son espoir dans une «opinion publique vigilante et articulée», capable de «placer les États devant leurs obligations morales». Il plaide ensuite en faveur de la subsidiarité imposée aux États et aux entreprises, sans qu'on sache trop qui le mandate pour accomplir cette révolution. Avec cette formule, États et entreprises acceptent de déléguer la tâche d'appliquer la Déclaration des droits de l'homme à une ONU à laquelle on donne les moyens pour ce faire.

Le gros de son espoir, Laplante le remet entre les mains des mouvements qu'il désigne comme associatifs, alternatifs ou encore ONG. L'avenir, pour lui, s'exprime là de façon confuse (voir le tapage fait à la conférence de Seattle, fin 1999), mais porteur de promesses. Le relais entre l'utopie et la base pourrait être celui-là dans la mesure où ces mouvements disparates accepteraient de se rattacher explicitement à l'utopie de 1948, de contribuer à réhabiliter un État de type social-démocrate nécessaire et de se donner une cohérence en écartant leurs parasites. Devenu une force démocratique incontournable, le mouvement ainsi créé justifierait une remaniement onusien: «Comme un Conseil législatif ou un Sénat critique les décisions du gouverne-

ment, le regroupement des ONG évaluerait et critiquerait librement l'ONU, sans se substituer à elle ni à ses pouvoirs exécutif et judiciaire.» Institutionnalisation de l'impuissance? «Un forum des ONG qui s'adresserait chaque jour à l'opinion mondiale pèserait lourd sur l'orientation politique et économique de la planète.»

Il y a, il faut le dire, du mou dans la thèse de Laurent Laplante. Ses critiques manquent parfois de nuances (ce qu'il a l'honnêteté de reconnaître à quelques reprises) et ses propositions pèchent souvent par excès de spéculation. Comment résister à la tentation de douter de la faisabilité d'un tel projet? De la pertinence même d'un tel projet qui relativise un peu vite le relais national au nom d'un principe de subsidiarité fort vague dans les circonstances? L'opinion publique québécoise se plaint souvent de son manque d'influence sur Ottawa. Qu'en serait-il de son impact sur une ONU renforcée?

C'est dans le gros trafic que nous entraîne Laurent Laplante et on ne peut s'empêcher d'avoir l'impression, en le lisant, que l'aventure à laquelle il nous convie se fonde sur une élucubration et ne tient pas la route. Il a prévu le coup: «Ainsi, l'utopie, irréalisable par essence, induit des changements chez des décideurs que tout destinait à la stabilité, au secret opaque, à l'irresponsabilité sociale.» Peut-être.

louiscornellier
@parroinfo.net

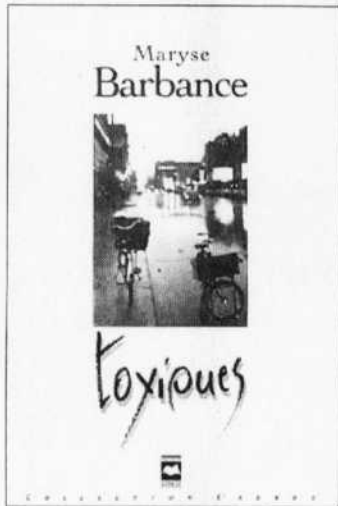
LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

L'amour en noir et blanc

NICOLAS FARGUES

Gabin est un délinquant multirécidiviste. Il est noir, toxicomane, imprévisible, l'expulsion lui pend au nez. Tôt abandonné par son père, un marin de passage à Port-au-Prince du temps de l'occupation américaine, il a connu la prison et continue, à quarante ans, de voler des olives dans les supermarchés de Montréal, d'insulter les vendeuses, de se battre avec les flics dans la neige et de parasiter les services sociaux de son quartier aux frais du contribuable. Bref, Gabin est un cauchemar pour Occidentaux bien comme il faut ou, si l'on préfère, un fantôme sur mesure pour Occidentaux bourgeois en mal de sensations fortes.

En choisissant de faire de ce réfugié haïtien le personnage central de son premier roman, Maryse Barbance aurait pu ressembler à ces bons citoyens modernes, prônant le métissage des cultures à tout crin mais qui n'en pensent pas moins, à ces humanistes de salon aux yeux desquels les Noirs, forcément doués pour la musique, la danse et le sport, forcément prompts à faire la fête, forcément performants au lit, forcément drôles, sympathiques et si spontanés, ne sont pas, au fond, des gens très sérieux, ni très travailleurs, ni très rationnels (mais cela, bien entendu, ne se dit pas dans les salons): «Labile lui avait un jour dit un psychiatre, signe d'imaturité. Langage psy avait pensé Gabin, un parmi d'autres qu'il ignorait mais dont il savait qu'il



l'avait emprisonné. Ils parlaient pour lui.»

Avec Gabin, Maryse Barbance n'a même pas cherché à éviter l'écueil démagogique afin de mieux montrer à ses lecteurs (blancs, assurément) combien elle est quelqu'un de bien, pleine de bonne volonté sur la question raciale. Car tout simplement, elle ne juge pas. Ni les Noirs, ni les Blancs: un tour de force dans un monde (l'Occident) où l'ouverture d'esprit s'avère trop souvent une variation subtile de l'ethnocentrisme.

Marianne, la narratrice de *Toxiques*, est immigrante elle aussi. Comme Gabin, elle vient d'un ailleurs, «celui de ceux qui, à défaut d'appartenance certaine, n'ont cessé de voir leur toile se défaire et de la recomposer, et par ce mouvement tentent de demeurer vivants».

Marianne est blanche, se lève chaque matin pour aller travailler, fait des économies, va souper le soir au restaurant avec ses amis. Elle est «rythmée, planifiée, sans obsession pourtant» mais orpheline de mère très jeune, hantée par ses souvenirs de la France et de l'Espagne, elle partage avec Gabin, son «intime étranger», une tendance malade à l'autodestruction.

Mais que l'on ne se trompe pas, c'est bien d'amour qu'il s'agit entre les deux héros, et non d'un malentendu né de deux solitudes, de deux drames humains bien distincts.

Avec intuition et humilité, Marianne ne cesse de s'attacher à voir l'homme Gabin derrière le schéma simpliste du dépressif social et déraciné, un homme avec sa propre histoire et ses paradoxes intimes, ni tout à fait victime, ni tout à fait coupable: «Aussi lui semblait-il que s'emportant il trahissait ses origines. Ces origines qui lui collaient à la peau comme une ombre, qu'il avait l'impression de traîner jusque dans sa façon d'être, ses mouvements les plus infimes. Il avait tant fait pour oublier.

Mais il lui semblait que plus il s'y était efforcé, plus son passé s'était mis à transpirer, comme les taches rebelles qui finissent par faire jeter un vêtement que l'on aime.»

La tendresse de ce regard de femme amoureuse, plus essentiel que tous les traités de tolérance, demeure sans conteste l'aspect le plus intéressant de ce roman viscéral et épuré, un peu monotone par endroits (les descriptions nostalgiques de Paris et de Barcelone sont plutôt convenues), tout frais émoulu de l'influence de Marguerite Duras. Mais une invitation sincère à voir et penser autrement, une invitation à être libre, si modeste soit-elle, c'est toujours beaucoup.

TOXIQUES

Maryse Barbance
Hurtubise HMH,
collection «L'Arbre»
Montréal, 2000, 150 pages

La danse



Pour l'horaire complet, consultez

L'agenda

BEAUX LIVRES

Dans ses meubles

LE MOBILIER DU XVIII^e SIÈCLE À L'ART DÉCOAdriana Boidi Sassone et autres
Traduit de l'italien par Gérard Hug, Nicole Vidal
et Jean-Philippe Follet
Evergreen/Benedikt Taschen
Cologne, 2000, 814 pages

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Ce magnifique ouvrage collectif est la traduction française d'une partie de la célèbre *Grande Enciclopedia dell'Antiquariato* originellement publiée en 1988 par l'Istituto Geografico De Agostini de Novare. Ce sont les fascicules consacrés au mobilier des XVIII^e et XIX^e siècles et au premier quart du XX^e siècle qui ont été regroupés ici en un volumineux livre de plus de huit cents pages qui dresse un vaste panorama de cette période riche en styles et en nouveautés de toutes sortes.

L'ouvrage est divisé en trois sections distinctes, chacune consacrée à un siècle. C'est à l'aide d'une série d'articles de type encyclopédique que la matière, dense et diversifiée, est traitée. Rédigé par un spécialiste de renommée internationale, chaque article aborde une école nationale: l'Italie ouvre le bal suivie de la France, de l'Angleterre et de quelques autres pays d'Europe



reconnus pour leur apport dans ce domaine des arts appliqués (Allemagne, Pays-Bas, Scandinavie, pays slaves et Espagne).

La plus belle part est, on s'en doute, dévolue au mobilier italien dont on présente en détail chacune des écoles régionales (Gènes, Venise, Florence, Naples, etc.). L'iconographie des articles consacrés au mobilier italien est particulièrement riche, ce qui confère à cet ouvrage son caractère spécifique. Il est vrai que la plupart des ouvrages qui traitent du mobilier de ces périodes privilégient généralement les styles français et anglais au détriment des autres écoles.

Les principaux styles et fa-

milles de meubles de chaque période sont présentés avec de nombreuses illustrations à l'appui. Du baroque tardif au rococo italien en passant par le néoclassicisme français et les styles géorgiens anglais, c'est tout le Siècle des Lumières qui occupe les trois cents premières pages. Suivent ensuite les principaux styles historiques et novateurs du XIX^e siècle, du style Empire cher à Napoléon I^{er} à l'éclectisme de l'ère victorienne. Les deux cents dernières pages, consacrées à l'avènement de l'Art nouveau à la fin du XIX^e siècle ainsi qu'à l'Art déco, sont particulièrement intéressantes. Le texte sur l'univers de Carlo Bugatti, figure emblématique du style Liberty (Art nouveau italien), est non seulement magnifiquement illustré mais très instructif.

En plus des écoles et des styles les plus caractéristiques de chaque période, cette encyclopédie propose quelques articles sur les matériaux et les techniques de fabrication du mobilier, les menuisiers et ébénistes de renom qui ont marqué chaque époque. En annexe, un glossaire des principaux termes techniques permet au néophyte de se familiariser avec cet univers riche qu'est celui du mobilier. Un ouvrage indispensable à tous les amateurs, ne serait-ce que parce qu'il fait la part belle au mobilier italien.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Une mémoire hantée

NAÏM KATTAN

Catherine Clément est connue comme romancière, philosophe, journaliste, professeure, fonctionnaire et diplomate. Parcours on ne peut plus divers. Dans ce court récit, elle revient à son enfance, retrace rapidement, comme à pas de course, son itinéraire et dévoile les terreurs et les hantises de ses premières années. Bref, voici un livre d'exorcisme sous forme de bilan.

Née à Paris, rue du Cherche-Midi, Catherine Clément dresse un portrait émouvant de sa mère Rivka, fille de Juifs russes qui épouse un Français catholique. Pendant la guerre, les grands-parents maternels de l'auteur, fuyant les nazis et leurs collaborateurs, se réfugient dans le midi de la France. Dénoncés, ils sont arrêtés par les Allemands et déportés à Auschwitz. Leur fille Rivka demeure à Paris et est sauvée par un agent de renseignement allemand qui la prévient chaque fois qu'elle est dénoncée pour qu'elle puisse se cacher. Délateurs et bonnes âmes: Catherine Clément n'oublie ni les uns ni les autres. La guerre terminée, Rivka attend vainement le retour de ses parents.

La disparition de ses grands-parents obsède Clément et, à maintes occasions, leur mémoire la plonge dans le désarroi. Bapti-



sée, Catherine Clément est élevée comme catholique et elle demeure longtemps fidèle à sa foi. Les années passent et la petite fille resurgit, et revivant le souvenir de l'appartement de la rue du Cherche-Midi, elle perd l'une après l'autre ses certitudes et ses convictions successives. La philosophie? Face au réel meurtrier, elle apparaît comme un jeu. Les idées? Elles ne recouvrent que la surface. Clément fait, par ailleurs, la découverte d'autres pays: l'Inde, le Sénégal. Elle aperçoit et ressent le poids d'une misère réelle, palpable. Cependant, une misère peut en mécon-

naitre une autre. Ainsi, des professeurs de philosophie en Inde ignorent tout du sort des Juifs pendant la guerre. Et quand elle fait allusion à Dakar à la décision du roi de France de débarrasser son pays des Juifs en même temps qu'il institua l'esclavage, ses interlocuteurs, intellectuels africains, estiment judicieuse la décision du monarque de chasser les Juifs.

Pour évoquer les différentes étapes de sa vie, Catherine Clément adopte un style haletant, rapide... Elle venait d'accoucher quand elle fut reçue première à l'agrégation. Elle fait allusion à ses succès, en passant, et l'on se demande s'il s'agit d'une fausse modestie ou bien si elle est réellement revenue de tout. Que valent le savoir, la littérature et les postes diplomatiques alors que le monde va mal et que ses grands-parents furent brûlés à Auschwitz?

À ce stade de sa vie, Catherine Clément désire sans doute qu'on la connaisse sous son vrai visage. Profil complexe, souvent contradictoire dont la diversité est également une richesse.

CHERCHE-MIDI

Catherine Clément
Editions Stock
Paris, 2000, 111 pages

Le magazine littéraire de Télé-Québec

Animé par Danielle Laurin

Vendredi 19h30 • Rediffusions : dimanche 13h30 et lundi 13h30

Cette semaine à CENT TITRES

En reprise, dimanche, 13 h 30, Danielle Laurin rencontre Philippe Djian à Paris. L'auteur de *37 °2 le matin* parle de *Vers chez les blancs*, un roman pornographique qui marque le retour de Djian dans l'arène des écrivains qui comptent...

D. Kimm, Yvon Lachance et Danielle Laurin présentent de beaux livres. Parmi ceux-là : *Papiers (s)* de Fabienne Pavia, *Lanzarote* de Michel Houellebecq et *La boîte noire*, une bande dessinée signée Jacques Ferrandez et Tonino Benacquista.

Vendredi, 19 h 30, une entrevue avec Robert Lalonde qui nous parle de sa nouvelle pièce, *Monsieur Bovary*, bientôt présentée à Montréal.



LIVRES

LE FEUILLETON

Le drame de l'exil

Jhumpa Lahiri n'exagère jamais le trait, ne force jamais l'interprétation, ne tombe jamais dans la revendication ou la nostalgie pure

L'INTERPRÈTE DES MALADIES

Jhumpa Lahiri
Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Aoustin
Éditions Mercure de France,
«Bibliothèque étrangère»
Paris, 2000, 241 pages

Commencer la nouvelle année par un livre que j'ai entre les mains depuis plusieurs mois déjà, mais que j'avais mis de côté en me disant: plus tard, plus tard... Voilà ce qui s'appelle comment l'année à rebours. Prix Pulitzer pourtant! Meilleur premier livre de l'année pour le *New Yorker!* Et même le Pen/Hemingway Award! Que d'honneurs pour un livre dont les premières lignes (disons les deux premières pages) étaient loin de m'avoir ébloui au moment où je le consultais brièvement. Plutôt l'impression d'une forme convenue, propre, où tout prend place selon un ordre et des principes narratifs sans grande imagination.

En quelques lignes, l'auteure y établit en effet la situation, dit depuis combien de temps les deux personnages habitent cette rue, ce qu'ils portent ce jour-là, et même, grâce à un artifice, l'âge de la jeune femme (trente-trois ans). Suivent beaucoup de détails sur la vie quotidienne du jeune couple dont l'homme, encore étudiant, est à terminer une thèse sur les révoltes paysannes en Inde. Tout cela accompagné de nombreuses descriptions — du garde-manger, des courses au marché, de la composition des menus, etc. —, toujours détaillées et précises. Tiens, nous sommes le 19 mars, et lui a un rendez-vous chez le dentiste le vendredi. Mais il y a six mois, il s'est rendu à un colloque à Baltimore, alors que sa femme était sur le point d'accoucher. Au retour, drame. L'enfant n'avait pas survécu. C'était à prévoir, le couple commence à se défaire. Il y a des deuils qui portent leur ombre bien au-delà du raisonnable... «Au début il avait cru que cela passerait, que Shoba et lui surmonteraient cette épreuve d'une façon ou d'une autre. Elle n'avait que trente-

trois ans. Elle était robuste, de nouveau sur pied, et rien n'indiquait qu'elle n'aurait pas un autre enfant plus tard. Mais ce n'était pas une consolation.»

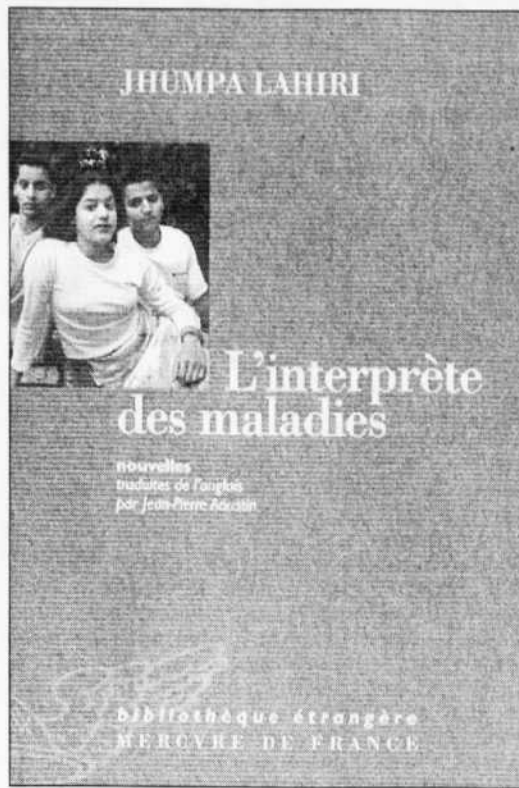
Je n'étais pas sûr de vouloir lire ce récit dont la première nouvelle (il y en a neuf) emportait si peu mon adhésion... J'avais tort. Certaines nouvelles sortent en effet du lot et sont d'une grande délicatesse, d'une grande sensibilité, traduisant le drame intime (et universel) de tout immigrant avant que ses enfants ou petits-enfants n'aient été assimilés ou n'aient oublié leur origine. Si l'on ne perçoit pas immédiatement l'intensité de ce drame et ses conséquences, c'est que Jhumpa Lahiri n'exagère jamais le trait, ne force jamais l'interprétation, ne tombe jamais dans la revendication ou la nostalgie pure. Ses personnages restent dignes et intenses humains, c'est-à-dire soumis au destin qui les écrase et, en même temps, les oblige à s'adapter.

Compassion et cruauté

À l'évidence, l'auteure, d'origine bengalaise (mais née aux États-Unis en 1968), joue sur le registre de la rencontre des cultures américaine et indienne et sur celui de l'exil. Si la majorité des nouvelles se passent aux États-Unis, deux d'entre elles ont cependant lieu en Inde: *Un vrai durwan* et *Le Traitement de Bibi Haldar* (une troisième, *L'Interprète des maladies*, a aussi pour théâtre ce pays, mais ce sont des touristes indiens qu'on suit pendant leur visite de sites sacrés). Dans ces deux nouvelles, l'auteure explore le thème de la marginalité, des exclus. *Un vrai durwan* raconte l'histoire d'une balayeuse dans un édifice à logements qui, à la suite d'un vol, va perdre son emploi et être chassée pour être remplacée par un vrai durwan, c'est-à-dire un vrai gardien. La seconde, celle d'une femme qui souffre d'un mal étrange et honteux qui l'a toujours empêchée de trouver mari et qui manifeste toutes sortes de symptômes hystériques, jusqu'au jour où elle tombe enceinte. Le poids qu'exerce ici la société, l'entourage, est déterminant. Mélange de compassion et de cruauté qui excède la culture indienne à proprement parler,



Jean-Pierre Denis



blanc chatoyant à motif cachemire orange [...] Elle avait appliqué sur ses lèvres un rouge corail assorti et luisant, et un peu de couleur avait débordé —, le personnage principal de ce récit est une femme récemment émigrée qui garde un enfant américain de onze ans pendant la journée et qui se trouve constamment prise à rêver de son pays. C'est superbement raconté.

Hommage à la différence

Vous avez là un des exemples du talent de l'auteure lorsqu'il s'agit de décrire dans le détail l'apparence de quelqu'un, mais ce talent, elle l'applique partout. Ce peut être au sujet d'un couteau à lame recourbée tel qu'on l'utilise en Inde, à la manière d'éplucher une pomme de terre, de préparer un mets, de se pencher avec un air protecteur sur son travail, ou encore de poser une question: «Eliot, si je me mettais à crier à tue-tête, est-ce que quelqu'un viendrait voir ce qui se passe? [...] Chez nous, tu sais, tout le monde n'a pas de téléphone, mais on n'a qu'à élever un peu la voix, ou exprimer la moindre peine ou la moindre joie, et tout un quartier et la moitié d'un autre viennent s'informer de ce qui se passe et proposer leur aide... » Par petites touches, Jhumpa Lahiri trace ainsi les frontières invisibles qui séparent les habitants des pays, tenant moins des limites territoriales et des distances physiques que de ce qui compose les subjectivités, les goûts, les saveurs («Au supermarché je peux trouver de quoi nourrir un chat trente-six fois avec trente-six boîtes différentes, mais je ne peux jamais trouver un seul poisson que j'aime, jamais un seul»), les paysages et leur ombre, les rapports humains, les bruits, les regards. Si cette suite de nouvelles a eu tant d'échos aux États-Unis, ce n'est pas seulement parce qu'elles traitent d'un thème universel qui rencontre la sensibilité actuelle des Américains à l'égard des différences culturelles (il était temps!), mais parce qu'elles sont écrites avec une sobriété et une justesse qui nous font aimer les autres et vouloir leur rendre hommage.

En passant, bonne et heureuse année à toutes et à tous!

denisjp@videotron.ca

De trop près

Du poème épique qu'est L'Odyssée d'Homère, Francis Ford Coppola n'a gardé que le ton narratif et les combats



SIGNETS

Maria-Andrée Lamontagne
Le Devoir

Jours fastes. Entre Noël et le jour de l'An, la télévision présentait en deux soirées de deux heures (hélas massacrées par d'incessantes intrusions publicitaires) *L'Odyssée*, d'Homère. La production promettait. Le réalisateur est Francis Ford Coppola. Irène Pappas, qui incarna, dans un autre *Ulysse*, une Pénélope à la beauté austère, est devenue, les années passant, Anticléa, mère du héros. Isabella Rossellini fait une Athéna complice, à la pupille de chouette. Geraldine Chaplin, au visage de pruneau, est la nourrice Euryclée, qui reconnaîtra son maître, le moment venu, à certaine cicatrice ancienne sur la jambe. L'*Ulysse* de Coppola est athlétique et viril, comme il convient à un héros, sans doute plus velu qu'il ne convient à un noble Grec, mais où trouver le temps de s'épouvaner quand on doit affronter mille dangers sur les mers?

La nymphe Calypso, noire et sculpturale, exerce la séduction

des étrangères. Oriental, barbare, le roi Alcinoos est grimpé à l'avant. Plusieurs prétendants affichent le nez camus des vases grecs. Télémaque, ruminant sa colère, wild, imberbe, demeure un adolescent, jusqu'au jour où il embroche enfin, sur un signe de son père, son premier homme, lequel avait eu l'audace de prétendre, avec quelques autres, succéder à Ulysse dans le lit de sa mère et sur le trône d'Ithaque.

Jours sombres. Tant de choses ont été sacrifiées à la simplicité dévorante de l'image. La télévision aime les lignes nettes, et ce qu'ailleurs ils appellent méandres de la pensée ou mise en abîme, elle les fédère sous la forme rasurante du flash-back. Or le périple d'*Ulysse* est tout en sinuosités temporelles, géographiques, narratives, ontologiques, le héros pénétrant différents mondes, comme dirait un joueur de Nintendo, qui tout à la fois l'éloignent de et le ramènent à ce qui fait sa spécificité d'être humain: le respect des lois de l'hospitalité, le pain comme base de la nourriture, l'amour du foyer, la soumission au temps, les lois de la Cité.

De nombreuses péripéties

La télévision aime les images. Elles sont si nombreuses dans *L'Odyssée* qu'il a bien fallu choisir. Mais comme il s'est produit avec la chatoyante adaptation théâtrale qu'en a faite Dominic Champagne au TNM la saison dernière, Coppola n'a retenu pour ce faire que

les péripéties, comme dirait Aristote, réduites à quelques scènes fortes, qui frappent les esprits, en effet: l'œil crevé du Cyclope, les porcs de Circé, l'outre d'Eole, la descente aux Enfers. Le résultat n'est pas désagréable à regarder, loin de là. C'est le propre des géants que, même mutilés par la traduction, et qui plus est en langage télévisuel, il reste des traces de leur puissance et de leur originalité. Mais si c'est encore *L'Odyssée*, ce n'est pas tout *L'Odyssée*.

Où est Laërte, père d'*Ulysse*, maillon indispensable dans la chaîne des pères et des fils qui traverse le poème de ses interrogations inquiètes? Où sont les nombreux avatars — chouette, corbeau, mendiant, pâtre — d'une Athéna agissante, aussi rusée que le mortel qu'elle a choisi de protéger, sans doute pour s'être un peu reconnue en lui? Les douze servantes infidèles, pendues à une poutre comme des grives graciles, leurs pieds battant l'air un instant, lors du grand nettoyage de la maison d'*Ulysse*, n'en sont plus qu'une. Celle-ci meurt transpercée par la lance qui, d'un seul élan, transperce aussi son amant, mort sanglante, encore trop glorieuse pour une femme de l'Antiquité, mais spectaculaire comme on les aime à la télévision.

Surtout, où est la langue d'Homère? *L'Odyssée* est un poème épique. Il n'en reste plus aucune trace à l'écran qui, de l'épopée, n'a gardé que le ton narratif et les combats. Quant au mètre privilé-

gié par l'épopée antique, qui donne au poème son rythme par une alternance des syllabes longues et brèves, jusqu'à lui être constitutif, il y a déjà un bon moment qu'il a été sacrifié sur l'autel du génie de la langue française. En 1931, la traduction de Victor Bérard (celle retenue dans Folio) lui préfère la prose rythmée. Cinquante ans plus tard, le poète Philippe Jaccottet fait une sérieuse concurrence à son savant prédécesseur sur le plan esthétique et l'emporte aux yeux des connaisseurs pour avoir choisi de couler ses mots dans le moule du vers blanc (qui supprime la rime), tantôt alexandrin, tantôt de 11, 10, 9 ou 8 pieds, selon les besoins du vers et des célèbres formules homériques, qui soulagent la mémoire du récitant tout en berçant l'imagination du public. On ne peut reprocher à une série télévisée de ne pas être ce qu'elle n'est pas: de la littérature. Mais la télévision et le cinéma, qui empruntent sans compter à la littérature ses histoires, ce qui est bien une forme d'hommage, doivent savoir que le lecteur n'est pas dupe. Mesurer l'étendue de la perte au cours du processus d'adaptation permet moins, alors, d'affirmer la supériorité de la littérature, ce qui relève de l'évidence s'agissant d'œuvres d'abord conçues comme des œuvres littéraires, que de comprendre un peu mieux ce qui fait la spécificité de la littérature et se laisse le moins saisir en elle.

Dans *L'Odyssée*, ce serait l'épaisseur du temps, comme vou-

draient maintenant le montrer ces deux exemples. Chez Homère, le récit des aventures d'*Ulysse* à proprement parler ne commence qu'au chant VIII d'un poème qui en compte XXIV. Il est fait rétrospectivement par Ulysse lui-même, à la cour d'Alcinoos, roi des Phéaciens, dernière étape de ses errances. Contrairement aux Grecs, les Phéaciens étaient de solides marins et ce sont eux, une fois neutralisée la colère de Poséidon, qui ramèneront Ulysse sur le rivage d'Ithaque, payant ainsi de retour le don qu'il leur avait fait de son récit. Mais le rusé Ulysse, qui en tout lieu inconnu redoute quelque piège, ne révèle pas d'emblée son identité à son hôte. Affable, ce dernier tient alors pour l'étranger un grand banquet, avec jeux, musique et récits d'un aède qui, comme le veut l'usage, s'accompagnera à la lyre. Ce soir-là, l'aède choisit précisément de raconter les aventures d'*Ulysse*, devenu, dix ans après la chute de Troie, une figure légendaire dans le monde grec. À deux reprises au cours du récit, les larmes d'*Ulysse* le trahirent. Il se fait bientôt connaître. Le récit est relancé. Mise en abîme du héros, mais aussi du poète qu'était Homère ou, plus exactement, des divers poètes que l'histoire oublieuse a regroupés sous ce nom.

Dans l'adaptation linéaire de Coppola, cette architecture narrative, sans doute trop complexe, n'existe plus. Pourtant, c'est elle qui fonde la légitimité du récit par rapport à la réalité qu'il est censé

décrire et, du coup, celle de l'écrivain comme nouvel ordonnateur, une fois les dieux retirés sur l'Olympe, du monde des mortels. Tout ceci, il va sans dire, menacé par le temps, nourri par lui. Et puis le héros rentre à la maison. Il s'est fait reconnaître de son fils, du fidèle porcher Eumée et de sa femme, non sans mal auprès de cette dernière, car la reine est aussi rusée que lui. Cet amour conjugal est d'abord, en effet, le reflet d'une parfaite entente entre partenaires assortis. Les prétendants ont été massacrés, le plancher lavé à grande eau. C'est la nuit des époux. Fatalement, elle sera trop courte. Que fait alors Athéna? Elle demande à l'Aurore de retenir ses chevaux, et le dieu, qui s'appretait à lancer son char dans sa course quotidienne dans le ciel, reste couché, les chevaux à l'écurie, piaffant, empêchés. Est-il meilleure façon de traduire la maîtrise du temps qu'autorise la plus haute littérature? Et que demande alors Pénélope à Ulysse, sinon qu'il lui fasse à elle, et à elle seule, le récit de ses aventures, sans omettre rien, pas même les passages où les plus belles déesses ont voulu l'enfermer dans leurs rets. Chez Coppola, tout ceci est réduit à l'habituel échange de salives qui marque souvent la fin d'une histoire au petit comme au grand écran. Loin de le regretter, il faut s'en réjouir. Comment s'étonner après cela qu'on veuille relire Homère? Comment craindre après cela pour l'avenir de la littérature?

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Artiste manqué et riche héritière

Une histoire racontée avec distance mais avec maîtrise

NAÏM KATTAN

Un enfant mal né raconte son histoire. Ses parents s'entre-déchirent, ressentent une haine implacable l'un pour l'autre et ne veulent pas se séparer. Ils ont besoin l'un de l'autre pour mener une guerre sourde et assourir une hostilité qu'ils s'adressent d'abord à eux-mêmes.

Le père est le fils d'un colon français, qui mène à Paris une vie de misère et qui finit comme balayeur de rue, et d'une mère vietnamienne fragile, effacée, qui oppose à la rigueur du monde une indomptable douceur. Le fils

grandit et veut devenir peintre afin de recréer le monde mais n'a ni le tempérament ni la force d'accepter l'austérité. Ses tableaux, ne répondant pas aux exigences du marché, ne se vendent pas. La jeune héritière d'un grand entrepreneur le choisit comme partenaire de vie. Il la divertit et ils connaissent quelques années de sensualité et de plaisir. Le peintre abandonne les tableaux et l'angoisse qu'ils entraînent. Il jouit de tous les avantages d'une existence de luxe. Maisons de ville et de campagne, limousine, un grand bureau où il n'a rien à faire. Sa femme règne

sur un empire dont il n'est qu'un ingrédient.

Vies ratées

Période de transition, forcément éphémère. L'ennui s'installe au sein du couple et le vide suscite l'antagonisme. L'enfant naît, mais ni l'homme ni la femme n'en ont besoin et c'est comme une victime qu'il entre en scène. Tout jeune, il veut s'enlever une vie qu'il n'a pas demandée. À la suite d'une première tentative de suicide, son père le confie à Forever, une femme qu'il a aimée et qui mène, dans une maison au bord de l'eau, une vie quotidien-

ne imprégnée par l'art et réduite à des nécessités matérielles minimes. Le jeune garçon découvre un bonheur qui ne dure pas longtemps car Forever se suicide. Le voilà à nouveau victime du destin. Il se dévoue à la mémoire de la défunte pendant quelques années et décide, finalement, de la rejoindre. Suicide raté dont il ne sort pas indemne. Il perd la vue. Son père engage une jeune femme, Vega, pour lui faire la lecture et l'un et l'autre découvrent l'amour total. Le narrateur confie à Vega son histoire. Né dans le luxe, il n'a connu que la misère intérieure et c'est en s'absentant

aux apparences du monde qu'il découvre la plénitude de la vie.

Linda Lê raconte cette histoire avec maîtrise. Elle se place à distance pour nous communiquer le drame d'une femme riche et la misère d'un artiste. Même s'il ne s'identifie pas aux personnages, le lecteur est touché par leurs vies ratées et par leur incapacité de lutter contre la vacuité et l'inutilité.

LES AUBES

Linda Lê
Christian Bourgois Éditeur
Paris, 2000, 192 pages



LIVRES

ESSAIS

Obsession de l'être, dignité du paraître

ÉLOGE DU PARAÎTRE

Renaud Camus
P.O.L.
Paris, 2000, 108 pages

Pourquoi tenter de redonner le blason du «paraître» aujourd'hui? Ne vivons-nous pas à l'ère des images, de l'apparence reine? Ne faut-il pas plutôt déplorer l'hypocrisie des masques, des mises en scène, de tous ces voiles qui occultent l'être? Comment peut-on, aujourd'hui, tel Renaud Camus, faire «l'éloge du paraître»? Ne faudrait-il pas plutôt dénoncer celui-ci, plaider pour la transparence, pour l'authenticité, pour ce qu'il y a sous le paraître?

Programmés que nous sommes par notre époque, c'est avec ce type de questions que nous abordons ce joli opuscule (côté apparence, les éditions P.O.L. ont du talent) d'un des écrivains les plus honnis de France. (Il y eut ce printemps en France une «affaire Camus» qui n'est pas sans résonances avec notre «affaire Michaud». Mais passons.)

Oui, Renaud Camus a quelque chose de réactionnaire et d'enraciné. Il se montre attentif, jusqu'à l'obsession, aux appartenances et aux souches. Pas grand-chose de moderne chez lui. Sauf peut-être sa passion pour le Web (voir son site internet <http://perso.uanadoo.fr/renaud.camus>) et cette liberté qu'il prend, dans ses écrits, à parler ouvertement de sa vie homosexuelle. Il refuse pourtant l'étiquette d'écrivain

homo. Ce qui est déjà moins moderne. Comme son entêtement à habiter dans un château dans le Gers même s'il n'en a pas les moyens. Sa sensibilité? Aristocratique assurément. Et c'est tant mieux, non? Non pas que nous voulions faire nôtre, en bloc, ses analyses, théories et positions, mais plutôt pour bénéficier du regard d'un Autre.

Plusieurs rejettent d'emblée Camus pour cause de réactionnisme en refusant d'avouer que son point de vue est aujourd'hui extrêmement marginal. Parce que c'est là la sensibilité d'anciens dominants, nous autres démocrates avons le réflexe de combattre cette minorité. Réflexe, justement. N'y cédon pas et «ouvrons-nous» un peu au lieu de tout jeter sans nuances dans le grand sac du scandaleux. Tous n'ont pas, en démocratie, à être démocrates. D'ailleurs, comme le rappelait Claude Lefort à la une

de ce journal, mercredi, ce type de régime qui est le nôtre est celui du doute et non des certitudes. Évidemment, je ne parle pas ici de la démocratie comme régime, comme système politique. Je parle de cette culture de l'égalité, au sens où Tocqueville et ses contemporains l'entendaient. (Tocqueville, cet aristocrate qui a vu si clair dans nos démocraties naissantes.)

Authenticité

Que nous révèle donc cet Autre, cet «étranger»? Que notre époque n'en a que pour l'être. Cela, bien sûr, on le savait. Charles Taylor a bien montré

comment l'idéal d'authenticité, c'est-à-dire l'injonction à «être soi-même» partout et toujours, est au cœur de notre modernité tardive et de la conception de l'être humain qui en est le corollaire. Le philosophe Daniel Jacques parlait récemment sur un mode plus critique d'une tendance contemporaine à voir «l'autoproclamation de soi comme norme absolue de toute chose». Renaud Camus écrit avec raison: «[...] les champions de l'être sont rousseauistes par essence». Bien sûr — et Taylor, encore, l'a souligné — être vrai avec soi-même n'était certainement pas un projet entièrement condamnable. Pendant des siècles, les formes et les normes corsetèrent et opprimèrent les individus. Des talents, des vies entières ont ainsi été brisés. La modernité visait à abaisser les barrières et à laisser respirer les êtres, les laisser choisir. Nous voici aujourd'hui plus de deux siècles après l'encroûtement de ce processus. Ce dernier semble suivre son cours, inéluctablement, comme n'importe quel processus. Nous avons sans doute comme jamais auparavant le choix. Notre liberté est grande. Mais des malaises, pour parler comme Taylor, se font tout de même persistants, et même croissants.

A partir de la notion en apparence anodine du paraître, Camus s'attarde à décrire et à relier plusieurs de ces malaises. De prime abord, on pourrait croire à une série de caprices. Quand Camus, par exemple, parle de ceux qui, à l'opéra ou au théâtre, viennent «comme ils sont», c'est-à-dire avec leurs «chaussures de jogging à bandes latérales obliques» ou habillés de «gros pull-overs boudinants». Quand il critique ceux



Renaud Camus

qui «jugent que leur T-shirt Silence = mort est un must absolu au repas de fiançailles de leur cousine». Parfois aussi, on croirait être plongé dans un manuel de bonnes manières lorsqu'on lit Camus critiquer des façons contemporaines de se comporter ou de desservir à table. On rit, parce que le type avec son T-shirt, on l'a tous vu récemment à un mariage; et il semble de plus en plus impénitent et de moins en moins seul! On rigole aussi parce que l'autre type dont parle Camus, celui qui a refusé de porter une cravate lors d'une occasion où il aurait fallu, c'était nous, récemment. On participe donc à l'époque. Et on se dit qu'au fond, il n'y a pas de quoi fouetter un

chat. Camus, ironique, le dit lui-même: le paraître, on croit que c'est des «manières», du «chichi», des «histoires pour rien».

Pour rien vraiment? L'auteur nous fait comprendre que non. En démystifiant, en désenchantant, en dé-formalisant, nous croyions libérer l'être, le laisser s'épanouir. Or, nous le découvrons souvent désemparé. Enfermé dans ce qu'il est puisque tout ne le contraind désormais, justement, qu'à être ce qu'il est. Pour Camus, poussée à son extrême limite, cette logique d'individualisme radical débouche sur une idéologie du «rien à fout'». «Rien à fout'»: des circonstances dans lesquelles je me retrouve, «je suis comme je suis». «Rien à fout'»: je parle comme je parle, je n'ajuste pas mon discours en fonction des gens à qui je m'adresse. «Rien à fout'», je ne cherche qu'à être compris. «Rien à fout'»: je viens comme je suis. Autrement dit, tout ce qui importe, c'est moi. «L'être est littéral, militant, péremptoire», écrit Camus. Ou encore: «L'être est naturellement [...] bruyant, odorant, et naïvement persuadé, toujours, que son prétendu «naturel» — qui n'est jamais qu'un code parmi d'autres, mais ignorant, faute de culture, de sa nature de code — est universel comme la nature». Par contraste, écrit-il, «le paraître est littéral, ironique, détaché».

A force de nous libérer des barrières formelles, nous aurions oublié, plaide Camus, que le «paraître» ou les «formes» nous poussaient souvent à aller au-delà de nous-mêmes. Permettaient de nous transformer. On acceptait dans un premier temps «d'être un peu moins», mais avec la possibilité «d'être plus»

en bout de parcours. «Tout enseignement vrai obéit au principe fondamental de «l'être moins pour être plus». L'imposition de la forme [...] consiste toujours en une façon d'émouillage, de taille, de contrainte ou de renversement du mouvement naturel.» Citant un auteur qui emprunte le vocabulaire de la psychanalyse, Camus ajoute que le «sur-moi libère de la tyrannie du ça, des pulsions imbéciles».

Bref, parfois, en un sens, l'habit permet de faire le moine. Et ce n'est pas que pour les autres qu'on paraît. «Et si nous sommes seuls, c'est à nous-mêmes qu'il faut paraître: «Credo que bisogna essere molto formali nel mangiare da soli.» Ainsi parle-t-on à Trieste, dans Lo Stadio di Wimbledon: je crois qu'il faut être très formaliste, quand on prend seul ses repas.»

Attention, il y a bien sûr «paraître et paraître»; et nulle place dans cet éloge pour une défense — qui serait du reste absurde — de l'hypocrisie des apparences, des images, des faux-semblants. Simplement Camus insiste: ce danger, ce risque et cet écueil ne résument pas toute la question du paraître, bien que nous, modernes, ayons le réflexe de le croire.

Tel est le propos de cette voix rare, particulièrement convaincante quand elle élargit son analyse à l'architecture et l'urbanisme contemporains, où la disparition du souci du paraître, pour faire place à l'obsession des fonctions, a résulté en un appauvrissement sans nom. «Il n'y a que le style qui rende heureux: c'est-à-dire le paraître; ou ce qui rend le malheur habitable, au moins, en lui dispensant, à défaut d'apaisement, la dignité de la forme.»

SPIRITUALITÉ

Sagesses immortelles

Des textes inédits d'auteurs contemporains qui demeurent accessibles aux non-initiés

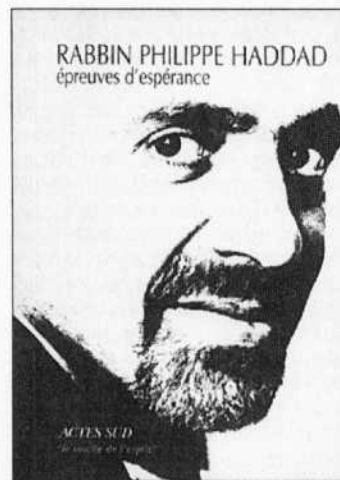
SOLANGE LÉVESQUE

A l'automne 1999, Actes Sud lançait la collection «Le Souffle de l'esprit» dirigée par Christian Dumais-Lvowski. Ce Québécois installé en France se passionne pour les religions comparées depuis 30 ans. En complément de ses nombreuses lectures sur le sujet, il a abondamment sillonné la planète et visité les grands sites sacrés. En 1981, il vivait à Calcutta et travaillait au mouiroir fondé par mère Teresa. Ces périples lui ont permis d'acquiescer des connaissances concrètes sur les différents visages des religions et de la spiritualité. L'idée de cette collection lui était venue il y a plusieurs années. Lorsque le temps et la réflexion eurent mûri son projet, Christian Dumais l'a soumis chez Actes Sud. Un an plus tard, onze titres ont déjà paru.

En dépit de leur format réduit (10 cm sur 14 cm, pas plus d'une quarantaine de pages), ces petits livres ne passent pas inaperçus aux étagères des librairies: leur couverture bleu lavande et noir tranche sur le reste de la production. La photo contrastée du visage de l'auteur qui apparaît en couverture informe immédiatement le lecteur quant à la teneur des ouvrages: ce sont avant tout des re-

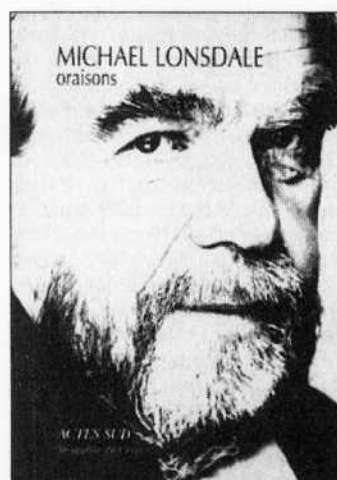
gards en gros plans qui lui sont offerts: visions de la vie et du monde sous forme de contes, de paraboles ou de poèmes; observations sur l'être humain qui tente de réaliser l'unité de ses mondes.

Christian Dumais-Lvowski souhaitait que chaque ouvrage soit «un acte littéraire autant que spirituel». Le titre «Le souffle de l'esprit», avec sa double connotation profane et sacrée, rend justice à la substance des ouvrages et au souhait de l'instigateur de la collection. «J'avais envie de textes spécifiques, contemporains et inédits qui couvriraient un large spectre, parlant davantage de spiritualité que de religion», précise-t-il. Quelle que soit la forme sous laquelle la spiritualité allait être invoquée, il tenait à ce que les textes demeurent accessibles aux non-initiés. «Pour y arriver, il fallait faire appel à des auteurs capables de traduire leur pensée de manière limpide. Je voulais que ces textes jouent un rôle de viatique au sens propre de «soutien» et de «provisions pour le voyageur». Le rêve de Christian Dumais-Lvowski ne se limitait pas au contenu: il désirait que les livres soient peu chers tout en demeurant beaux et attirants: «Nous avons beaucoup travaillé sur la maquette, choisi soigneusement les couleurs et les illustrations», sou-

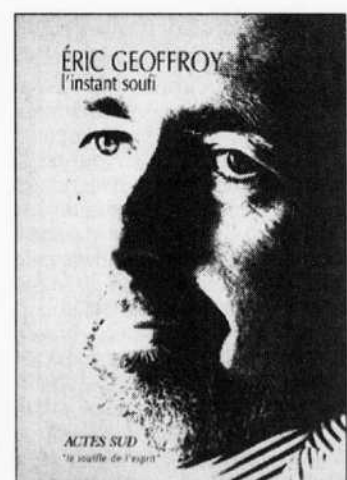
RABBINE PHILIPPE HADDAD
épreuves d'espérance

ligne-t-il. La demande en librairie l'atteste: les séduisants petits livres bleus et noir reçoivent déjà un accueil très chaleureux auprès des lecteurs.

Chez les auteurs des titres parus à ce jour, on trouve des personnalités inattendues comme Danielle Mitterrand, qui écrit, à propos de l'échange: «L'échange n'est jamais donné. C'est un acte mûri, une conquête sur soi et sur le monde» (p. 35); comme le comédien Michael Lonsdale qui adresse cette prière aux souris ayant élu domicile dans sa loge: «Mesdames les souris. Vous êtes de charmantes créatures de la volonté divi-

MICHAEL LONSDALE
oraisons

ne et vous avez toutes les bonnes raisons d'exister. Mais voici: il est difficile de travailler au milieu de vos déjections. Je vous prie, chères amies, de ne plus vous manifester de cette façon cavalière» (p. 34). On trouvera également l'abbé Pierre et ses «paroles», le dalaï-lama, guide lumineux de l'âme humaine, et l'écrivain, poète et psychanalyste Henry Bauchau qui écrit: «Et le Verbe en mots bégayants / Est le lieu de notre abondance». Le rabbin Philippe Haddad relate quelques petits contes de sagesse juive; Eric Geoffroy propose une introduction au soufisme, tandis que Daniel Odier

ÉRIC GEOFFROY
l'instant soufi

cerne les arcanes du tantrisme et que Roland Yuno Rech évoque le zen et ses énigmes que sont les «koans». Deux titres récents n'ont pas encore franchi l'Atlantique: La Place du corps dans l'espace, du danseur butoh Ushio Amagatsu (membre de la troupe japonaise Sankai Juku), et Dialogue avec la gravité du chorégraphe français Maurice Béjart.

«LE SOUFFLE DE L'ESPRIT»

11 titres parus:
Paroles de l'abbé Pierre
Zen, l'éveil au quotidien

DALAI-LAMA
la compassion et l'individu

de Roland Yuno Rech
Exercice du matin
de Henry Bauchau
Echanger la vie
de Danielle Mitterrand
Épreuves d'espérance
du rabbin Philippe Haddad,
Oraisons de Michael Lonsdale
Tantra, spontanéité de l'extase
de Daniel Odier
L'Instant soufi de Eric Geoffroy
La Compassion et l'individu
du dalaï-lama
La Place du corps dans l'espace
de Ushio Amagatsu
Dialogue avec la gravité
de Maurice Béjart.

DOCUMENT

Le général des Français

L'essentiel de l'ouvrage est consacré à de Gaulle le Libérateur

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

Que peut-on dire sur de Gaulle qui n'ait déjà été dit? Comment, surtout, résumer le général en moins d'une centaine de pages alors que des briques n'ont toujours pas fini de faire le tour du mythe?

Par curiosité, on sautera par-dessus l'enfance, les deux conflits mondiaux et la crise d'Algérie pour aller directement au récit du 24 juillet 1967. On y apprendra dans quelles conditions le général serait arrivé à Québec. «Invité par le premier ministre du Québec, Daniel Johnson, et Jean Drapeau, le maire de Montréal, le chef de l'État français n'est pas vraiment attendu par les autorités fédérales canadiennes», écrit l'auteur Eric Branca. «De source officielle, on lui a même soutenu que, pour diverses raisons — toutes techniques, bien sûr —, son avion ne pourra se poser... Alors de Gaulle est venu par la mer!»

A 76 ans, voilà qu'il se serait embarqué sur un paquebot au confort très relatif. A son arrivée ici, on portera l'insulte à son comble en lui dépêchant

un officier de liaison qui ne parlait pas un mot de français!

Une fois notre curiosité assouvie, nous retournons dans le passé. A 12 ans, apprend-on, le jeune de Gaulle ne jure que par Chateaubriand et Péguy. Adolescent, il récite par cœur des pages entières de César. Non, cet adolescent n'allait pas devenir un homme comme les autres.

Voilà bientôt de Gaulle en pleine Première Guerre mondiale, se riant des obus qui lui frôlent les oreilles. Le 2 mars 1916, cependant, il tombe au combat, frappé d'un coup de baïonnette. Pendant trois semaines, sans nouvelles de lui, on le croira mort. En 32 mois de captivité, il tentera cinq fois de s'évader.

Puis, ce sera la guerre de Pologne contre la Russie soviétique, ses premiers écrits d'histoire politique et militaire.

L'essentiel de l'ouvrage De Gaulle est cependant consacré à de Gaulle le Libérateur (avec la majuscule) qui, depuis Londres, redonnera courage aux Français avec ses maints appels enflammés, dont celui du 18 juin 1940 est le plus connu — vous savez, le «Quoiqu'il arrive, la flamme de la

résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas...».

A la fin de l'ouvrage, on verra d'ailleurs quatre brouillons de ces messages lus à la radio britannique, tout raturés. Ce sont-là les seuls documents historiques à être mis en annexe. En revanche, tout l'ouvrage grand format est illustré de photographies d'époque pleine page qui nous font suivre de Gaulle de sa première année de vie jusqu'à ses funérailles.

Pour connaître l'homme plutôt que le général, il faudra plutôt chercher ailleurs. Au sujet de sa vie familiale, l'ouvrage est à peu près muet. De même, les lecteurs en quête d'une analyse en profondeur de l'œuvre et de l'héritage de De Gaulle seront déçus: De Gaulle apparaît avant tout comme un hommage rendu par un auteur manifestement très admiratif de son sujet.

DE GAULLE

Eric Branca
Éditions Molière, Collection «Splendeurs»
Paris, 1999, 133 pages



LIVRES

Entrevue avec Michel Clément

Un allumeur de réverbères
chez Leméac jeunesse

GISÈLE DESROCHES

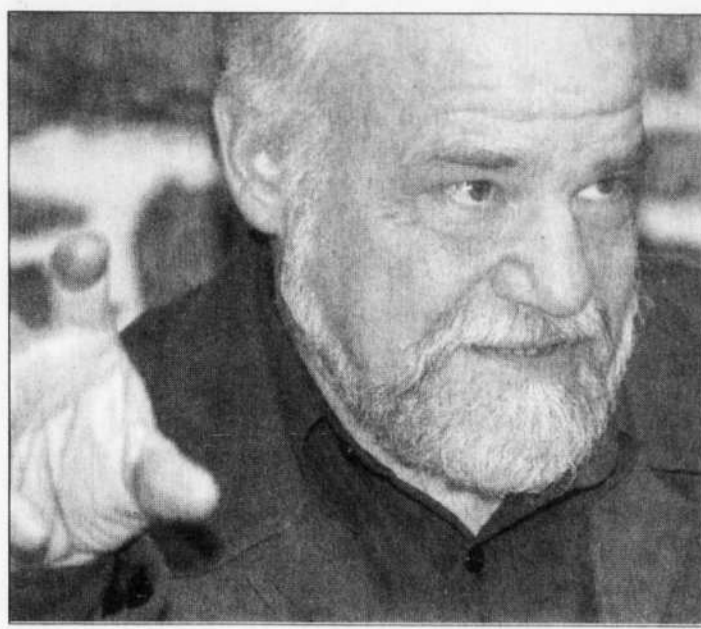
Cet été, la maison d'édition Leméac décidait de confier le développement (certains diraient la revitalisation puisqu'il y eut quelques tentatives...) de son secteur jeunesse à un allumeur de réverbères. Il y avait déjà quelque temps que Lise Bergevin, la directrice, connaissait Michel Clément, conseiller pédagogique passionné de littérature jeunesse depuis près de 20 ans, qui a assumé la présidence de Communication Jeunesse pendant quatre ans et qu'elle croisait au hasard des lancements, des salons, de la foire annuelle de Bologne, etc. Elle s'était juré de ne réactiver son secteur jeunesse que le jour où elle trouverait quelqu'un de prêt à y apporter toute la qualité qu'elle souhaitait. Lorsqu'elle a eu vent de l'imminence de la retraite de ce conseiller pédagogique à la Commission scolaire Laval, elle lui a tendu une perche.

La collaboration entre les maisons d'édition Leméac (québécoise) et Actes Sud (française) remonte déjà à 1989. Des œuvres d'ici telles celles de Michel Tremblay, Jacques Poulin, figurent entre autres au tableau d'honneur des coéditions Leméac/Actes sud alors qu'à d'autres, telles que celles de Nancy Huston et Paul Auster, portent plutôt le label Actes Sud/Leméac, selon que les livres traversent l'Atlantique dans un sens ou dans l'autre. Le développement du secteur jeunesse Leméac se fera donc dans un cadre semblable de coéditions avec sa cousine Actes Sud Junior, qui offre déjà depuis 1995 de petits livres jeunesse de la même qualité et facture esthétique que ses aînés. Une trentaine de collections figurent déjà à son catalogue. Le mandat de Michel Clément est de mettre la main sur des textes «exportables», c'est-à-dire susceptibles de figurer dans l'une ou l'autre des collections déjà existantes. Les détails de l'entente restent à venir, les communications Internet dans

l'Hexagone n'étant pas encore intégrées à tous les agendas, mais l'on sait doré et déjà que Madeleine Thoby, directrice et fondatrice d'Actes Sud Junior, est aussi enthousiaste que son vis-à-vis québécois. Si chaque éditeur conserve son autonomie complète, la coédition exige un accord des deux parties. Thoby peut accepter les propositions de Clément qui porteront une fois publiés le nom de Leméac/Actes Sud Junior, si les textes proviennent d'ici, et vice versa si les textes sont de là-bas. Dans ce cas, c'est Clément qui devra juger de leur pertinence pour le public d'ici. On a parlé de démarrer avec quatre titres peut-être. Dès le printemps 2002. Peut-être. Pas d'échéancier ferme encore. L'illustrateur pourrait très bien provenir d'ici ou de là-bas. Il est question d'une collection de poésie. Pas de production d'album pour le moment, compte tenu de la recrudescence d'albums de qualité au Québec. Mais des petits romans, des polars, des essais, des contes, des comptines, des récits de vie... On s'entend pour dire qu'on ne veut pas de textes aseptisés ou de fades passe-partout. Que la saveur locale et le parfum régional seront recherchés. Il faut qu'un lecteur français puisse se rendre compte qu'il pénètre dans un univers québécois. Quelques adaptations linguistiques au besoin. C'est tout. Toute latitude. Aucune pression. Le dépisteur peut prendre son temps. Il s'agit d'installer des bases solides.

La force d'un univers

Sa vision de la littérature jeunesse? «C'est un moyen d'éveil irremplaçable. C'est d'abord une bonne histoire, oui, mais l'écriture doit être convaincante, offrir un univers, des personnages avec la même crédibilité, la même force qu'en littérature générale, avec un souffle.» Lui qui a œuvré toute sa vie dans le milieu scolaire est conscient d'une certaine confusion existant entre d'une part les textes pour



Michel Clément

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

enfants répondant à des objectifs pédagogiques exigeant un cadre ferme, un vocabulaire mesuré, une certaine longueur des phrases ou des chapitres bien définis, et d'autre part les textes plus littéraires. Dans le premier cas, l'intention évidente est d'initier à la langue, de s'ajuster à la capacité de déchiffrer des élèves. «Si tu ne fais pas attention, tu peux tomber dans le piège de ne créer des œuvres que dans ce cadre. Beaucoup de collections se moulent sur la réalité scolaire. Or, il y a du matériel didactique pour ça. Et il n'a de sens que si on offre parallèlement des œuvres de "véritable" littérature, qui viennent chercher le lecteur dans toutes les facettes de sa vie, de ses émotions, et qui ne soient pas nécessairement conformes à la rectitude politique. Les vraies affaires de la vraie vie chez le vrai lecteur.»

Michel Clément poursuit: «J'ai lu à peu près tout ce qui s'est publié chez nous au secteur jeunesse depuis plusieurs années. Il y a là de véritables œuvres, qui se démarquent, qui proposent un véritable

univers littéraire, quelque chose de substantiel, d'attachant. Il y a des écrivains pour la jeunesse dont les œuvres sont aussi attendues que celles de Marie Laberge par exemple en littérature générale. Actuellement j'ai l'impression qu'on est en train de réaliser, entre autres avec le phénomène Harry Potter, que le plaisir n'est pas que dans la facilité. Il est aussi dans le défi. Derrière le lecteur, il y a une réelle capacité. Pourvu que la cohérence soit assurée, que ça soit bon. Il faut des lectures passe-temps. Il en existe de merveilleuses. Mais il faut aussi des expériences de lectures plus signifiantes. Être interpellé par des œuvres dès le jeune âge. Si tu n'as pas vécu, étant jeune, d'expériences de lecture nourrissantes qui ont un réel impact, tu ne les rechercheras pas plus tard. Des livres qui t'aident à te découvrir toi-même, à respirer, à vivre parce qu'ils proposent une vision d'un monde à travers leurs personnages; parce qu'ils qu'ils te soulèvent, par le rire ou par l'angoisse, qu'ils sont riches de potentiel, aptes à faire faire des

liens.» C'est ce qu'attendait Leméac et la proposition l'a tout de suite intéressé.

Les textes qu'il recherche? Pour ce fervent lecteur, les œuvres de fiction sont un chemin d'accès privilégié à la culture. Tout livre a un grand bagage encyclopédique relatif à la culture, ne serait-ce que le cadre dans lequel se déroule l'histoire: la guerre, la géographie, les coutumes, les événements historiques... On retrouve dans les meilleurs textes un foisonnement qui développe la sensibilité du lecteur, qui crée des antennes. «Je me sens moi-même comme Novecento, le personnage de Barrico qui passe sa vie sur un bateau sans jamais mettre pied à terre mais qui possède une si grande culture juste à côtoyer les voyageurs... Je n'ai pas eu énormément d'essais dans ma vie, mais j'ai l'impression d'avoir beaucoup acquis de connaissances par le biais de la fiction. Quant un jeune découvre un auteur qui le marque et qu'il a la chance de continuer à côtoyer les œuvres de cet auteur une fois adulte, il a un accès privilégié à la culture... L'indifférence à la culture, c'est ça qui tue. Si on était capable de créer pour les jeunes une sorte de réseau de leur patrimoine...» Le livre perçu comme une petite pièce dans un réseau culturel plus grand...

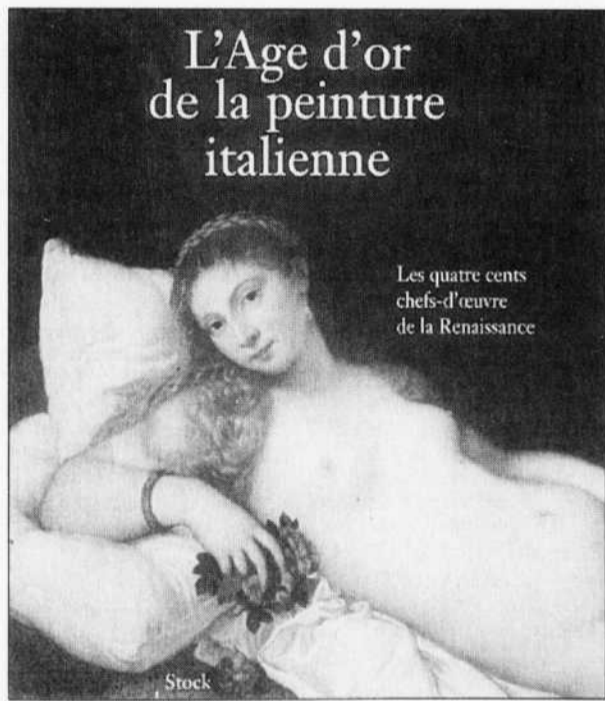
Auteurs approchés

Des manuscrits en vue? Des auteurs ont été approchés. Des auteurs avec qui il partage une vision personnelle de la bonne littérature: crédibilité de l'univers, respect du lecteur, qualité de la recherche, soin des détails... par exemple Michel Tremblay, Michel-Marc Bouchard (théâtre), Claude Léveillée. D'autres qu'il a connus par leur production jeunesse telles Nadia Ghalem dont il a adoré *La Rose des sables* paru chez Hurtubise HMH, ou encore Flores Patino qui avait justement un texte «impublishable» ici parce que ne se trouvant pas de collection pour l'accueillir. Il prend rendez-vous avec eux ou leur téléphone, leur explique les visées de la

maison.

N'est-ce pas un peu délicat de diriger des auteurs déjà établis en littérature générale quand on sait que plusieurs se sont cassés les dents sur le «jeunesse»? Selon quels critères définir ce qu'on leur demande? Écrire pour adultes n'est pas du tout une garantie de succès en ce domaine. «Je vais simplement leur faire lire. Deux ou trois choses qui m'ont frappé. Dont le ton risque de leur plaire, de leur convenir. Je leur enverrai et leur dirai: Lisez-les, on s'en reparle. Seriez-vous à l'aise dans ce type d'écriture-là?» Michel Clément recherche des textes forts, légèrement en marge de ce qui se fait actuellement. Il offre une publication dans un format élégant, légèrement plus mince que le format de poche, à l'esthétisme soigné, conçu pour l'élite, se défend-il, mais pour un marché haut de gamme. Nul doute que cet enseignant de formation, pour qui la lecture est la source majeure de cueillette d'émotion dans la vie, réussira à convaincre son interlocuteur.

Comment allumer cette flamme chez les enfants? Comment, par exemple, si les enseignants n'ont pas eux-mêmes cette passion, peuvent-ils la transmettre? *Prima non nocere*, dit-il. D'abord ne pas nuire!... au moins les laisser lire, les amener à la bibliothèque. «Et puis, je vois trois rôles que peut jouer l'enseignant dans l'éveil à la littérature. Le rôle de plombier d'abord; cela concerne le savoir-faire, les techniques, le b-a-ba. Deuxièmement, le rôle de parfumeur, cela concerne le plaisir, l'odeur particulière d'un texte. Aller à l'intérieur. Y pénétrer en profondeur. Faire ressentir. Et enfin, le rôle d'allumeur de réverbères, cela est de l'ordre de la provocation, de la stimulation. Témoigner de sa passion. Leur parler de ce qui nous fait vibrer nous-mêmes, de l'esprit qui anime une œuvre. Proposer le livre comme une réponse à quelque chose, un besoin, un questionnement, c'est allumer des étincelles et des passions dans les yeux des élèves.»

L'Age d'or
de la peinture
italienneLes quatre cents
chefs-d'œuvre
de la Renaissance

BEAUX LIVRES

Le siècle
de RaphaëlUn panorama
de la Renaissance italienne
en quatre cents œuvres

L'ÂGE D'OR DE LA
PEINTURE ITALIENNE
LES QUATRE CENTES CHEFS-
D'ŒUVRE DE LA RENAISSANCE
Simonetta Nava
Introduction de Filippo Pedracco
Traduit de l'italien
par Antonietta Dalpiaz
Stock
Paris, 2000, 311 pages

Les beaux livres sur l'art sont légion en ce début d'année et ceux portant sur la Renaissance italienne semblent cette fois se démarquer par leur nombre. Certains sont excellents, d'autres franchement inutiles. D'autres encore proposent un honnête survol de leur sujet.

C'est le cas de ce livre publié chez Stock qui dresse, en quatre cents œuvres, un panorama de la Renaissance italienne. La qualité des images n'est pas toujours excellente — certaines couleurs sont nettement trop saturées, par exemple dans le *Triomphe de Gala-*

tée de Raphaël. De plus, les illustrations sont plus ou moins clairement identifiées et la qualité des commentaires, variable. Par contre, le choix d'une présentation par école/région (peinture vénitienne, florentine, romaine, etc.) et non par artiste, comme c'est souvent le cas dans les ouvrages généraux sur cette période essentielle de l'art occidental, est judicieux et rend bien compte de la réalité historique de l'art italien de la Renaissance.

En effet, chaque région a développé un style particulier, avec ses caractéristiques propres et ses grands artistes, style qui se distingue des autres régions de ce que nous appelons l'Italie mais qui était alors une suite de petits royaumes et de duchés plus ou moins autonomes. Les photos des fresques du plafond la chapelle Sixtine de Michel-Ange, version restaurée, et celles de la Chambre de la Signature de Raphaël sont particulièrement réussies. Un ouvrage qui vaut de loin son prix.

Marie Claude Mirandette

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Les hommages de l'auteur

MARIE-ANDRÉE
LAMONTAGNE
LE DEVOIR

Tout le monde a lu, ou croit avoir lu *Frankenstein*, de l'Anglaise Mary Shelley. Ce qu'on ne rappelle pas assez, ce sont les circonstances qui ont présidé à l'écriture de ce roman fantastique, œuvre de commande, en quelque sorte, puisqu'il est né du défi que se sont lancé mutuellement quatre amis, friands d'histoires de fantômes, réunis à l'été 1816, à la villa Diodati, située sur les bords du lac Léman, en Suisse. Parmi ces quatre amis, deux sont des poètes respectés, lord Byron et Percy Bysshe Shelley, et, à ce titre, les favoris de la joute. Beaux joueurs, ils jetteront au feu le fruit de leur imagination après avoir entendu les récits de leurs rivaux, au départ moins favorisés. Mary Shelley, née Wollstonecraft, qui sera bientôt la jeune épouse du poète, n'avait que 19 ans au moment où elle céda à son démon, avec la fortune que l'on sait. Quant au quatrième personnage... Il s'agit du secrétaire de lord Byron, le D' John Polidori, qui n'a de médecin que le nom et n'est

pas vraiment un ami, plutôt le souffre-douleur du groupe, moqué pour sa balourdise, son physique ingrat, son esprit lent. Comment un tel individu aurait-il pu être l'auteur du conte gothique *Le Vampire*? Sans être un chef-d'œuvre ou avoir donné naissance à un mythe comme le *Frankenstein* de Mary Shelley, l'ouvrage impressionna tout de même durablement la petite société de la villa devant laquelle lecture en fut faite au jour dit, à minuit, puis la société anglaise, lorsqu'il parut en volume trois ans plus tard. Il est vrai que ce fut d'abord sous la signature du célèbre lord Byron. Mais ce dernier mit un tel empressement à nier cette paternité qu'elle revint sans peine à Polidori, non sans étonnement toutefois.

La Villa des mystères, de l'Argentin Federico Andahazi, est né de cet étonnement. A qui lira ce court roman néo-gothique, moitié pastiche de ses illustres prédécesseurs de la littérature anglaise, moitié divertissement de lettrés, trois heures de dépaysement et de pur plaisir de raconter sont garantis sans réserve, avec en prime, quelques sérieux doutes, désormais, sur la paternité des grandes

œuvres du patrimoine littéraire. Tous les ingrédients de la tradition gothique sont au rendez-vous et revisités sous la plume alerte de l'Argentin. Voici les chandeliers, les orages, les flambées dans la cheminée et les lettres mystérieuses; et voici nos quatre personnages trempés par la pluie. Dans les faits, un enfant, William, était déjà né du couple Shelley, mais à mesure que le récit se pimente d'un érotisme façon victorienne, on comprend que l'auteur n'a pas voulu s'encombrer d'un bébé dont il n'aurait su que faire dans les circonstances. A vrai dire, c'est d'une tout autre paternité qu'il s'agit, et la métaphore usée voulant que les livres soient les seuls enfants de leurs auteurs trouve ici une illustration plaisante, comme saisie en amont, dès lors que la vigne sexuelle devient la monnaie d'échange de l'inspiration littéraire.

Il est difficile d'en dire davantage sans déflorer (sans mauvais jeu de mots, encore que la virginité ne soit ici guère prise) ce roman, qui se laisse dévorer d'une traite. Du reste, manger les livres, au sens premier du terme, c'est bien

ce que pratique certaine créature inquiétante de *La Villa des mystères* où règne, en bonne orthodoxie gothique, l'ange du bizarre.

Mais aussi l'ironie. Comment expliquer autrement la présence de cette étonnante machine à lire qui, par une série de calibrages complexes et farfelus, libère le lecteur de manuscrits d'une maison d'édition de la tâche fastidieuse qu'on lui a confiée, tout en apposant à la sortie, et avec une non moins grande infaillibilité que son vis-à-vis humain, le tampon réglementaire qui décidera de la vie ou de la mort des textes?

Federico Andahazi s'est manifestement beaucoup amusé en écrivant ce roman. Il ne faut pas demander davantage à sa lecture. Mais quand le plaisir est aussi libéralement et intelligemment dispensé, c'est déjà avoir beaucoup reçu.

LA VILLA DES MYSTÈRES

(LAS PIADOSAS)

Federico Andahazi
Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Claude Bleton
Métaillé
Paris, 2000, 156 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Un libertin impénitent

ANDRÉ ROY

Gabriel Matzneff publie depuis trente ans une œuvre en marge des grands courants littéraires, tant dans l'essai que dans la fiction. En une trentaine de livres, cet écrivain s'est révélé un esprit vif, malicieux, ironique, impertinent (aujourd'hui on dirait «politiquement incorrect»). Avec leur écriture légère, leur aspect anodin et divertissant, ses récits et romans défendent quelques idées, disons, philosophiques, à la manière d'un Voltaire, du libertinage à une dénonciation de l'ordre moral. Avec *Mamma, li Turchi!*, son huitième roman, Matzneff ne déroge pas à la règle qu'il s'est donnée: faire le tour de quelques idées qui lui sont chères par l'intermédiaire de quatre personnages qui ne veulent jouir que d'une chose, leur liberté, et ce,

sur tous les plans, tant culturel que charnel. Il y a là Nathalie, dont la mère, comtesse juive, fut arrêtée par la Gestapo lorsqu'elle était enfant et dont le père fricotait avec les Allemands; Raoul, né en 1939, cinéaste, et son amie Mathilde, de quarante et un ans sa cadette, fille de communistes; Georges, un soixante-huitard qui s'est converti à la religion orthodoxe et qui porte dorénavant le nom de Guérassime. Nathalie est lesbienne, Raoul, libertin, et Georges voit dans la religion un rempart contre les maux de la société moderne et ses impostures.

Après la présentation des personnages dans une première partie, le romancier les réunit tous les quatre à Venise et à Naples, dans une école de langue italienne pour étrangers. C'est là que Nathalie, Raoul, Mathilde et le

père Guérassime comprendront et interpréteront à leur manière l'exclamation «*Mamma, li Turchi!*» (Maman, les Turcs!). Les Turcs sont une métonymie: ils sont l'emblème du mal, de l'aveuglement et de la barbarie causés par tous les oppresseurs du monde, qu'ils soient politiques ou psychologiques, staliniens ou catholiques. Le romancier s'en donne à cœur joie pour dénoncer l'hypocrisie sociale sous toutes ses formes. Les lecteurs de Matzneff ne seront pas surpris d'y lire des pages, enlevées et élogieuses, sur les amours libertines, particulièrement sur les amours entre un homme mûr et une adolescente, de quoi donner encore une fois l'urticaire à Denise Bombardier.

En fait, tout ce roman est une apologie du plaisir et de l'insouciance, d'un art de vivre qu'on ap-

pelle hédonisme, doublée d'une critique corrosive de tous les avatars de la répression et de la censure. Sa construction est parfaite et ses dialogues, pétillants; la narration ne traînant jamais, le livre se lit d'une traite. Aucune arrière-pensée chez Matzneff: tout est dit directement — mais sans aucune faute de goût —, parce que tout livre vrai est un livre qui doit rassembler ses lecteurs dans une complicité intime qui fait d'eux les membres d'une sorte de société secrète, dévouée, comme ici, à la défense et à l'illustration entières et totales du bonheur.

MAMMA, LI TURCHI!

Gabriel Matzneff
La Table ronde
Paris, 2000, 271 pages

Ah! présent, quand tu nous tiens...

FRANÇOIS
TOUSIGNANT

FANTAISIE DANS TOUS LES TONS

Lionel Daunais: mélodies diverses dont les cycles «Deux poèmes de Paul Eluard», «Fantaisie dans tous les tons», «Cinq poèmes d'Elói de Grandmont» et «Sept épithètes plaisantes». Chantal Lavigne, soprano; Anne-Lise Longuemare, piano. ATMA classique ALCD 2 1016.

Reynaldo Hahn reprend des lettres de noblesse depuis quelque temps. Qui se souvient encore qu'hors les salons parisiens de la princesse de Noailles, il se faisait, outre-Atlantique, de la musique aussi plaisante et légère, facile à entendre qu'aussi bien faite, pour d'autres types de salles de soirée? C'est celle de Lionel Daunais que ce charmant disque remet au goût du jour.

Rien de grand, rien de génial; point n'est le propos. L'art de Daunais tient dans cette valse-hésitation entre le divertissement bourgeois qui flirte avec l'aristocrate et le ton plus populaire qui frise le racolage. Ainsi, on entend ici les deux extrêmes du spectre. D'une part *Le Petit Chien de laine* comme l'inévitable *Berceuse esquimaude*. Puis il y a les cycles, où Daunais tente de hisser sa plume douée à celle de certains de poètes parfois inspirés. Sans jamais atteindre au pinacle de l'aboutissement esthétique, cette musique s'entend fort bien et fait plus que parler d'une époque révolue, celle qui tournait autour des Variétés lyriques. Il faut du courage pour remettre ce répertoire à la mode, comme une bonne dose de finesse.

De cela, les deux interprètes manquent pas. Chantal Lavigne possède ce style à merveille. Diction parfaite, humour des rimes, des tours de phrases (littéraires et musicales), et cette sorte de fluide léger qui teinte sans faux fard la musique, la laissant simplement être avec plaisir ou, le cas échéant, nostalgique. L'accompagnement se doit d'épouser alors tous les tons le plus simplement du monde pour éviter le piège du prétentieux.

Comme tout est idoine, et plus que bien réalisé, comment ne pas prendre goût à se reposer les

oreilles avec des bluettes si bien faites comme on se plaît à regarder des instantanés sépia. C'est passé de mode, certes, mais la mode connaît des revers qui parfois sont plaisants, ou mettent une larme à l'œil.

LIGETI: WORKS FOR PIANO & CEMBALO

G. Ligeti: Études pour piano, premier livre; *Invention*; *Capriccios* n° 1 et 2; *Musica Ricercata*; *Passacaglia ungherese*; *Hungarian Rock*; *Continuum*. Erika Haase, piano et clavecin. col legno, coll. collage WWE ICD 20501

La musique dite contemporaine a ceci de particulier qu'il lui faut passer le test des ans, notamment auprès des interprètes qui décident ou non de garder, reprendre et de s'approprier ce répertoire après de souvent trop précaires conditions de création. D'Erika Haase, on pourrait dire qu'elle fait partie de la troisième génération d'interprètes à s'attaquer au répertoire pour clavier de Ligeti.

L'éventail est large et, à ma connaissance, il s'agit de la première interprète à présenter conjointement des œuvres pour piano et pour clavecin. Le corpus pianistique retenu passe par des pièces de jeunesse, alors que le Hongrois Ligeti n'a pas encore eu de réels contacts avec les avancées atonales autres que celles de son compatriote Bartok (intéressant, mais pas ce à quoi les amateurs doivent s'attendre), jusqu'au premier livre des farineuses *Études* pour piano.

Je m'attarde à cette interprétation. Car elle a bel et bien changé, comme si l'interprète, pouvant prendre un recul certain sur les accomplissements de ses prédécesseurs, arrivait à trouver non plus la voie de la partition, mais davantage son unique et propre voix. On entend donc ici un peu comme une autre version des *Études* de Chopin: toujours la même musique, jamais rendue de la même trempe.

Celle d'Erika Haase, si elle s'embourbe un peu dans la terrible première, devient d'une clarté polyphonique et d'une sensualité étonnamment convaincantes et nouvelles. On arrive sans effort — mais avec de l'attention bien sûr! — à déchiffrer un contrepoint qui, jusque ici, restait curieusement invisible. Les jeux de combinaisons

du compositeur sont éclairés d'une nouvelle lumière.

Tel contre-chant des pouces passe au premier plan puis se voit imité au soprano; la basse ne veut être en reste et se joint. Dans ce cadre de virtuosité d'épousailles, l'écriture traditionnelle à quatre voix refait curieusement surface avec une singulière transparence, un atout et un accomplissement exceptionnels tant pour l'auteur que son interprète. Vraiment, même si vous possédez une version de ce livre d'*Études* (voire surtout si vous en possédez un!), celui-ci, malgré son coût relativement élevé (c'est de l'importation rare), s'impose comme incontournable détour, comme on se force à faire cent kilomètres de plus hors d'un itinéraire prévu pour admirer un site trois étoiles du *Guide vert Michelin*.

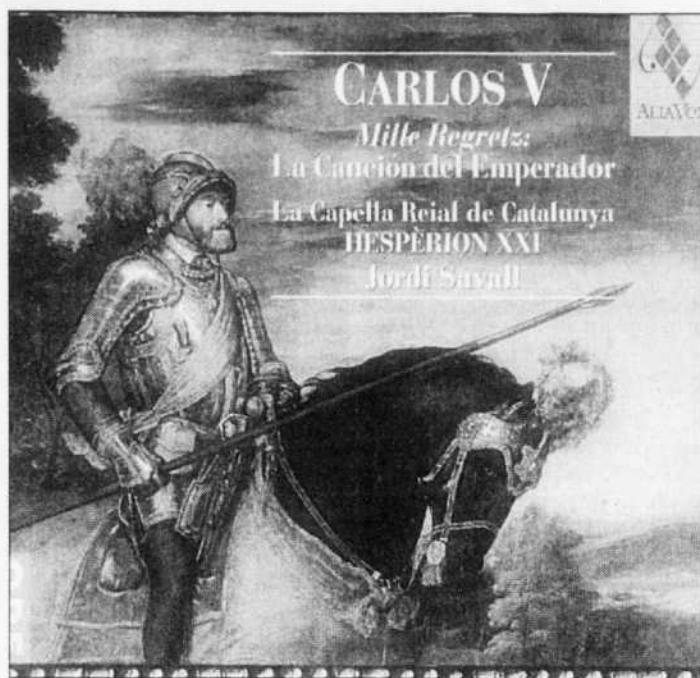
Les trois pièces pour clavecin qui ferment le programme sont tout aussi étonnantes de par leur personnalité. Les aficionados de Ligeti en perdront leur latin devant tant de virtuosité et de connaissance de la chimie intime de l'essence de l'œuvre. Et les amateurs de records seront ravis: Erika Haase est celle qui se tient le plus près l'idéal de durée du *Continuum*. Seule réserve: l'instrument n'est pas un des meilleurs clavecins au monde. Joué ainsi, cela chaut guère.

IN C

Terry Riley: *In C*; Donald Steven: *Straight on Till Morning*; Michel Georges Brégent: *Atlantide* (extraits). Raoul Duguay, ensemble de la SMCQ, dir. Walter Boudreau. ATMA ACD 2 2251

Le rêve du directeur musical de la Société de musique contemporaine du Québec (SMCQ) est devenu réalité. Enfin! il l'a, son enregistrement de ce grand happening infonico psychédélic et philosophico-trippant de Riley, le célèbre *In C* (littéralement «en do»). Osez l'expérience unique de cette mesure américaine sur fond hindouiste et répétitif en quarante-cinq minutes.

Cinq minutes de silence préparatoires. Puis les trente-cinq de musique et, comme vous aurez programmé votre lecteur pour qu'il s'arrête à la fin, cinq autres minutes de vide sonore pour se remettre de l'expérience et en laisser doucement s'éteindre les échos



hypnotiques. On entend ici une version fabuleuse (sens étymologique s.v.p.!) menée de main de maître par l'incantation incarnée des mélismes de Duguay auxquels s'unissent les fragments de ragas des musiciens envoutés par la baguette de Boudreau. Du pur délire! Du délire pur!!

Ca bouge en restant immobile, cela emporte, revient, repart, toujours dans une sorte de forme qui unit à la fois exaltation et plaisir. Cette réaction à l'intellectualisme est d'une force si absolue qu'on ne peut qu'y accrocher comme on devient, malgré soi, adepte du mysticisme de Parsifal quand on assiste à une représentation bien faite. Alors, allumez vos chandelles, faites brûler votre meilleur encens et partez vers des rivages dont vous seul connaissez ou découvrirez la magie. Car *In C* est une expérience aussi collective qu'individuelle qu'il faut traverser comme on explore certaines grottes en admirant leurs phosphorescences presque irréelles.

Sautez la deuxième plage. La musique de Donald Steven n'en vaut vraiment pas la peine et se montre archi pâle entre la démesure de cet *In C* et celle de *Atlantide* qui suit. Œuvre impossible de Brégent, elle aussi appelle, avec d'autres moyens, à un inattendu ailleurs tout illuminé de bizarreries aussi étranges qu'inter-

pellantes. L'écoute est plus exigeante, soit, mais on y redécouvre une autre facette de ce mal aimé trio tôt disparu et il faut louer la SMCQ de savoir oser aussi ainsi dire que notre présent a aussi un passé récent et qu'il ne nous est guère donné d'entendre.

La combinaison retenue ici pour cette version est trop longue et fastidieuse à décrire en ces lignes; l'effet, lui, est irréductible aux mots. Une musique forte force l'écoute, surtout quand une amitié solide sait recréer une idée d'absolu qu'aujourd'hui trop de compositeurs négligent au profit de la facilité. L'*Atlantide* est un mythe que Brégent a tenté de rendre musical. C'est-à-dire que chacun se doit d'y trouver ses corrélations propres. C'est donc partir à la découverte d'une toile de fond rare qui est proposé ici. Ames timorées s'abstenir; mais cœurs vaillants, à l'assaut!

CARLOS V — MILLE REGRETZ

La Cancion del Emperador, lumières et ombres du règne du Charles Quint. La Capella Reial de Catalunya, ensemble Hesperion XXI, dir. Jordi Savall. Alia Vox Música reales AV 9814

Il fut le premier à dire que le soleil ne se couchait jamais sur son empire. Il fut un valeureux

guerrier, un homme d'une audace et d'une ouverture formidable, un monarque absolutiste qui lutta contre la Réforme et encouragea l'Inquisition, qui ouvrit le monde européen sur la réalité des «nouvelles Indes». Jordi Savall et ses acolytes poursuivent leurs recherches dans cette période et livrent ici des témoignages des divers états, festifs autant que mortiféraires, de la philosophie que l'empereur germanique ayant élu domicile en Ibérie voulait promouvoir.

La chronique sera brève, Jordi Savall pourrait se comparer à un Picasso musical moderne. Tout ce qu'il touche, qu'il joue, respire l'art et la vie avec une vérité aussi désarmante que son naturel. La technique instrumentale et vocale a peu à voir ici tant cela est transcendé par une interprétation aussi variée que les sujets l'exigent.

Le témoignage historique est donc important. L'aboutissement musical y est supérieur. Tout n'est pas génial dans cette musique, mais on y reçoit une sorte de photographie sonore de toute une époque, de tout un règne, et de ses tergiversations esthétiques (donc philosophiques, politiques et propagandistes). Il serait important que le livret parle aussi de censure, mais ça, on le devine en filigrane. Malgré cela, tout y est réalisé avec un souci et des intentions palpables qui, comme tout ce que touche Jordi Savall en ce moment, atteint à l'état de grâce musical: de presque rien, il transforme la pâte en une irrésistible œuvre d'art.

On a l'impression aussi magique que d'entrer dans certaines salles du Prado ou de l'Escorial. Ce baroque si ignoré (ou Renaissance, selon le point de vue historique et le côté d'où on place la loggnette avec laquelle on aborde ces manuscrits) apporte vraiment quelque chose non pas seulement musicalement parlant, mais en permettant d'affiner l'image qu'on se fait d'une époque — et surtout d'une civilisation — qu'en fait, on connaît encore fort mal.

Si la France, l'Allemagne, l'Italie voire l'Angleterre peuvent se targuer d'un panegyrique plus construit et varié dans les diverses fibres tissant leur histoire, force est de constater — et de louer d'autant plus haut — l'effort splendide ici accompli pour compléter un tableau encore bien incomplet.

VITRINE DU DISQUE

La leçon de musique authentique des frères Coen

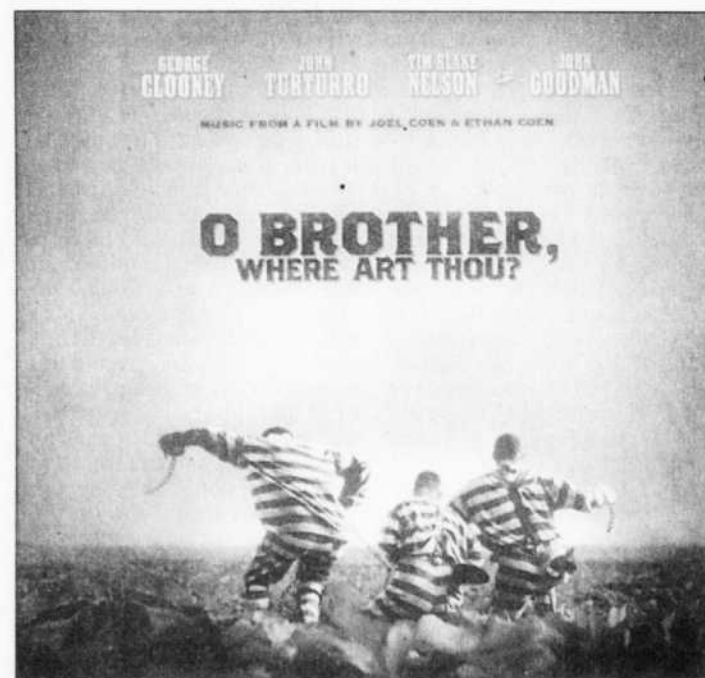
O BROTHER, WHERE ART THOU? MUSIC FROM A FILM BY JOEL COHEN & ETHAN COEN

Artistes divers
Mercury (Universal)

Le dernier film des frangins Coen est une transposition tragi-comique de *L'Odyssée* d'Homère sur les rives du Mississippi. Un projet déjà ambitieux qui suffirait à la plupart des cinéastes. Mais ces beaux fous d'Ethan et Joel ne s'en tiennent pas là: *O Brother, Where Art Thou?* se veut aussi le truchement par lequel ces fadas de musique de racines entendent enlever le très compact agglomérat de cire qui bouche les oreilles du cinéophile moyen de l'Amérique et d'ailleurs. Postulat: les musiques américaines des origines, le blues du Delta, le gospel, le bluegrass, les ballades des Appalaches, toutes ces musiques qui ont par la suite été fondues en rock'n'roll, country moderne, blues urbain et autres produits de masse, sont non seulement vivantes, mais encore et toujours les plus vibrantes qui soient. Corollaire: pour peu qu'il y soit exposé, l'auditeur pas trop bête verra la lumière.

Noble mission s'il en est. Et juste cause. On ne rejoindra pas le disciple d'Eminem, loin s'en faut, mais il est difficile d'imaginer qu'un ressort de ses salles obscures sans vouloir chez soi ce disque de bon jus patiemment décanté, de tissu finement brodé, de beau bois tendrement gossé, de sueur à grosses gouttes dépensée! Certes, il faut aimer le fait-main, le sué maison: le bidule électronique y est corps étranger, greffon rejeté d'office. Mais quiconque apprécie, même de loin, les albums des McGarigle, d'Emmylou Harris, voire de Zachary Richard, Francis Cabrel ou n'importe quelle performance de chœur gospel (fût-ce dans un spectacle de Noël de Roch Voisine...), trouvera dans ces dix-huit pièces le boire, le manger et le gîte. Et peut-être même le bonheur.

En toute intelligence et sensibilité, les Coen ont entremêlé dans leur film comme sur ce disque



morceaux d'anthologie et probants exercices des praticiens actuels: c'est tout juste si on se rend compte que l'enregistrement de *Big Rock Candy Mountain* par Harry McClintock est de 82 ans l'ainé d'*I Am Weary (Let Me Rest)* par la Cox Family. Ces musiques, en déduit-on, ne sont pas ravivées: elle n'ont tout simplement jamais cessé de vivre. Ce disque n'est pas thèse d'ethnomusicologues, ni entreprise de préservation du Smithsonian, mais une célébration des musiques américaines qui font du bien depuis toujours par où elles passent. Depuis toujours? Impossible d'écouter la berceuse *Didn't Leave Nobody But The Baby* — suprêmement servie par les voix d'Emmylou Harris, Gillian Welch et Alison Krauss — sans penser que le monde est encore et toujours fait de mères et de leurs enfants.

Arrêtons ici l'apologie. La liste des grands moments d'*O Brother, Where Art Thou?* ne serait pas moins longue que celle des titres: cette bande sonore est à l'Amérique ce que le Buena Vista Social Club de Ry Cooder est à Cuba. La vérité. *Lonesome Valley* par le Fairfield Four en dit plus que des heures de kilomètres de pellicule sur les ramasseurs de coton. Et *I Am A Man Of*

Constant Sorrow par John Hartford exprime le mal de vivre plus justement qu'une meute de thérapeutes. La vérité, vous dis-je. Ou comment aborder le millénaire de plain-pied.

Sylvain Cormier

YOU CAN COUNT ON ME MUSIC FROM THE MOTION PICTURE

Steve Earle et artistes divers
E-Squared/Artemis (RED)

Et pourquoi ne pas profiter de la prochaine visite chez Archambault, HMV ou Sam pour faire razzia dans la section bandes sonores? Celle-la collerait sans mal à l'extraordinaire disque des frères Coen: tout disque où il y a en majorité des chansons de Steve Earle n'est pas négligeable. Earle, faut-il le rappeler, est notre Virginien préféré, hors-la-loi no-toire du country rock américain, improbable survivant de toutes sortes d'excès, irréductible bête à bonnes chansons qui continue à produire depuis près d'un quart de siècle des albums pertinents et sentis.

Là-dessus, on le retrouve dans son incarnation bluegrass, en compagnie du Del McCoury Band, les mêmes gratteurs de

banjo et zigneurs de violon que pour l'album *The Mountain*, paru en 1999. De fait, ce sont des extraits dudit album qui sont réutilisés ici: double emploi justifié par le peu de diffusion de l'album original. Les autres contributions viennent aussi d'ailleurs: bonne façon de faire connaissance avec Bob Kennedy, Cheri Knight, et surtout les vigoureux V-Roys. C'est aussi à ça que doivent servir les bandes sonores: à mener ailleurs.

S. C.

BILLY ELLIOT: MUSIC FROM THE ORIGINAL MOTION PICTURE SOUNDTRACK

Artistes divers
Polydor (Universal)

J'aime bien quand les bandes sonores ne ressemblent pas à des palmarès: évoquer une époque ne se résume pas à la ponction nostalgique du Top Ten de l'année correspondante. Pour illustrer comme dans ce cas-ci l'histoire d'un jeune Brit issu de milieu ouvrier qui veut devenir danseur de ballet, on a réussi bien mieux en échantillonnant quelques albums choisis. Tarantino l'a compris au temps de *Reservoir Dogs*: suffit d'avoir une bonne collection de disques et un peu de goût. Ce n'est pas complexe, jugez-en ici: beaucoup de glam rock façon T-Rex (dont l'exquise *Cosmic Dancer*) pour asseoir une situation sexuellement trouble, un peu d'agressivité rock manière The Clash ou The Jam pour sortir le méchant, un peu de new wave genre Style Council pour lier la sauce, et ça y est, doublement: le film sonne vrai, l'album résultant est valable.

S. C.

DUETS ORIGINAL SOUNDTRACK

Artistes divers
Hollywood (Universal)

Typique bande sonore du type que l'on se procure à la boutique de souvenirs. On a été charmé par Gwyneth Paltrow dans le rôle de la chanteuse, on a été ému par le duo avec cette vieille baderne sym-

pathique de Huey Lewis: on veut le disque, c'est normal. C'est conditionné. C'est du produit dérivé. Mais bon, cela dit, franchement, dans la discothèque, l'objet ne pèse que le peu de diffusion de l'album original. Les autres contributions viennent aussi d'ailleurs: bonne façon de faire connaissance avec Bob Kennedy, Cheri Knight, et surtout les vigoureux V-Roys. C'est aussi à ça que doivent servir les bandes sonores: à mener ailleurs.

teurs Paul Giamatti et Arnold McCuller? Si l'avion d'Otis Redding n'était pas déjà au fond d'un lac de Georgie, on crierait au meurtre. Mesurez le drame: les pellicules cinématographiques se désagrègent en moins d'un siècle, mais on en a pour des millénaires avec cette plaquette de plastique. Mieux vaut acheter le pop corn avec l'ersatz de beurre. La digestion finira par finir.

S. C.

PALMARÈS

Les dix étapes d'une année sur la scène urbaine

NICOLAS CHOUTEAU

1. Amon Tobin — *Supermodified* (Ninja Tune)
Un disque qui, avec ses ambiances surréalistes, redéfinit le genre électronique, tant par l'exploration que par la subtilité de ses sonorités.

2. Thievery Corporation — *The mirror conspiracy* (4AD)
Le duo londonien en met cette fois plein la vue par la diversité de ses collaborations et par la qualité des mélodies.

3. At the Drive-In — *Relationship of Command* (Grand Royal)
Si ce groupe ne peut se vanter d'avoir réinventé quoi que ce soit, il demeure qu'il a livré un des albums rock les plus efficaces de l'année.

4. Tosca — *Suzuki* (Studio K7)
Cette habile combinaison de dub et d'atmosphérique, signée Richard Dorfmeister, avec des mélodies suaves et subtiles et des ambiances léchées et sensuelles, ne sera pas passé inaperçu.

5. Fila Brazillia — *Brazilification* (Pork)
Des remixages tout simplement sublimes, où le choix des artistes et la qualité des reprises se côtoient.

6. Cave In — *Jupiter* (HydraHead)
Groupe issu de la scène hardcore de Boston, ils auront, avec *Jupiter*, changé de cap vers un son beaucoup plus doux et une facture nettement expérimentale.

7. Bebel Gilberto — *Tanto Tempo* (Six Degrees)
Avec l'aide d'Amon Tobin et de Suba, elle a offert un disque avant-gardiste, tout en demeurant authentiquement brésilienne.

8. Botch — *We are the Romans* (HydraHead)
Avec ses lignes mélodiques inextricablement bien structurées et sa rythmique intense et syncopée, cet album est un véritable petit chef-d'œuvre en matière de violence et de bruit organisé.

9. St. Germain — *Tourist* (Blue Note)
Même s'il a déçu deux fois en concert cette année, il reste que le groupe de cet album demeure un excellent exemple de l'avenir du New Jazz.

10. KillSwitchEngage — *Kills-with-Engage* (Ferre)
Finalement, c'est Killswitchengage qui aura retenu l'attention. En combinant les dimensions mélodiques du speed, l'agressivité et la rythmique du hardcore, la formation aura donné une lueur d'espoir quant à la survie du genre.